

LE FIRMAMENT

LUCY KIRKWOOD /
CHLOÉ DABERT

Spectacle créé en septembre 2022
au CENTQUATRE-PARIS

CONTACTS PRESSE
ALTERMACHINE

Elisabeth Le Coënt
elisabeth@altermachine.fr
06 10 77 20 25

Erica Marinozzi
erica@altermachine.fr
06 41 52 25 66

© Victor Tonelli



C O M E D
E I E

**CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS**

REVUE DE PRESSE

S O M M A I R E

CRITIQUES MÉDIAS NATIONAUX	3 – 17
CRITIQUES PRESSE SPÉCIALISÉE	18 – 61
CRITIQUES MÉDIAS RÉGIONAUX	62 – 67
PORTRAITS CHLOÉ DABERT	68 – 72
GRAND PRIX THÉÂTRE DU SYNDICAT DE LA CRITIQUE	73 – 77



© Victor Tonelli

PRESSE NATIONALE

C D
O M
E I
E E

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

Théâtre. Firmament, la comète de Halley des attractions célestes

Chloé Dabert met en scène *le Firmament*, de Lucy Kirkwood. Un fait divers sordide, un jury exclusivement féminin pour tenter de rendre justice dans un monde très mâle.

Publié le Dimanche 26 février 2023 - Marie-José Sirach



La mise en scène est conçue comme un tableau de maître à la Vermeer qui soudain prendrait vie. © Victor Tonelli

Un jour de mars 1759. Ce jour-là, tous les regards semblent scruter l'horizon pour tenter d'apercevoir le passage de la comète de Halley. Dans une petite salle, tenues à l'écart, douze femmes s'apprêtent à rendre justice. Sally Poppy, 21 ans, est accusée du meurtre d'une fillette. À l'extérieur, la foule hurle sa soif de vengeance. Sally Poppy aurait dû être pendue. Mais elle est enceinte. Ce « jury de matrones » doit décider de son sort.

L'écriture au scalpel de Lucy Kirkwood ne laisse rien au hasard. Loin de se contenter d'un plan large sur ce groupe de femmes, elle resserre la focale sur chacune d'elles, nous laissant deviner, à travers leurs échanges, leurs conditions de femmes. Qu'elles soient bourgeoises ou paysannes, amies ou fâchées, qu'elles se connaissent de près ou de loin, ce huis clos est une expérience qu'elles vont traverser, vaille que vaille. Elles vont prendre la parole, discuter sec, affûter leurs arguments. Elles parlent sans tabou, le seul homme présent, un huissier, est tenu au silence. Maternité et émancipation, patriarcat et soumission, amour et désamour, elles savent que de leur décision dépend une vie. Soudain, elles ont la possibilité de rendre justice.

Un diptyque à l'atmosphère lourde

Lucy Kirkwood déploie son récit dans un espace spatio-temporel uchronique. Depuis cette Angleterre d'antan, la contemporanéité des propos fait mouche à chaque instant. Rien de ce que disent ces femmes ne nous est étranger. Ni leurs désirs ni leurs souffrances muettes. Chloé Dabert ne se contente pas d'illustrer le propos. Elle le magnifie dans une mise en scène de haute tenue, conçue comme un tableau de maître à la Vermeer qui soudain prendrait vie.

Rien de ce que disent ces femmes ne nous est étranger.

Direction d'actrices d'une précision d'orfèvre, images vidéo utilisées avec parcimonie, Chloé Dabert parvient à rendre palpable la tension qui jalonne le récit. Dans ce diptyque à l'atmosphère lourde, où l'on ouvre les fenêtres pour ne pas étouffer, ces douze femmes ne sont pas moins en colère que leurs homologues masculins du film de Sidney Lumet. Il y a cette même colère face à l'injustice de la justice. Mais à la différence des hommes, ces douze femmes doivent batailler avec ce sentiment d'illégitimité qui leur colle à la peau. Comment acquérir sa légitimité quand, chez les hommes, elle leur est « naturellement » acquise ?

« Il nous est presque impossible de prendre la bonne décision. Mais n'allons-nous pas essayer ? » demande l'une des jurées. Elles sont, à ce moment-là, légitimes. Elles n'ont pas « échangé leur place » comme dans la chanson de Kate Bush *Running Up That Hill*, que l'on entend à la toute fin. Elles ont juste « trouvé » leur place. Et si elles retournent dans leur maison, si elles se séparent une à une, plus rien ne sera comme avant le passage de la comète de Halley.

La pièce a été créée à la Comédie de Reims cet automne. Elle se joue les 1er et 2 mars à Valence, et les 22 et 23 mars à Colmar. Le texte est édité chez l'Arche.

CULTURE • SCÈNES

Théâtre : « Le Firmament », le huis clos haletant de douze femmes en colère

Chloé Dabert met brillamment en scène la pièce de Lucy Kirkwood sur la confrontation entre un jury de mères de famille et une jeune fille accusée de crime. A voir au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis dès le 9 novembre.

Par Fabienne Darge (Reims (Marne), envoyée spéciale)



« Le Firmament », de Lucy Kirkwood, mis en scène par Chloé Dabert, au Centquatre, à Paris, le 27 septembre 2022. VICTOR TONELLI

Quoi de neuf sous le ciel étoilé du théâtre ? Lucy Kirkwood, une autrice britannique de 38 ans, que l'on découvre en cet automne avec deux pièces : *Les Enfants*, mis en scène par Eric Vigner, au Théâtre de l'Atelier, à Paris, et *Le Firmament*, mis en scène par Chloé Dabert, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), spectacle qui a déjà fait un tabac quand il a été joué au Centquatre, à Paris, et à la Comédie de Reims (Marne). Et il y a de quoi. Sous ce firmament brille une impressionnante constellation de talents féminins, qui offrent l'une des soirées les plus intenses et captivantes qui puissent se vivre au théâtre, ces temps-ci.

La scène se passe dans l'est de l'Angleterre, en 1759. Alors que l'on annonce le passage imminent de la comète de Halley, une petite fille est sauvagement assassinée, coupée en morceaux. Elle appartenait à la famille la plus riche de la ville, les Wax. Les deux coupables sont vite retrouvés, jugés en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Le premier, un homme qui semble être tombé du ciel pour semer le chaos dans la petite ville, est pendu de manière tout aussi expéditive.

Sa complice, la jeune Sally Poppy, est une fille du coin. Elle aurait été lynchée et pendue avec la même ardeur, si elle n'avait « *plaidé le ventre* », comme on disait alors. Autrement dit, elle prétend être enceinte – et, si elle l'est, elle échappe à la peine de mort, pour être déportée dans une lointaine colonie. Mais, à ce stade, son état ne se voit pas. Le juge local décide alors de réunir un « *jury de mères de famille* », au nombre de onze, qui vont devoir examiner si Sally attend ou non un enfant.

Non-dits d'une société

L'action de la pièce tient tout entier dans la confrontation de ces femmes, en un huis clos haletant, qui fait ressortir l'organisation sociale du temps, ses inégalités de classe et la manière dont la condition féminine est au cœur du système patriarcal. Les onze héroïnes – douze, avec l'accusée – sont d'âge et de conditions sociales diverses, ont eu vingt enfants ou ont accumulé les fausses couches et n'auraient jamais eu l'occasion de se rencontrer hors ce cadre si particulier. Le cas de la jeune Sally va servir de révélateur à toutes les frustrations, faire sortir les non-dits d'une société où les filles, surtout si elles sont en position de domestiques, se font violer plus souvent qu'à leur tour.

Lucy Kirkwood écrit avec un sens de la fable et une efficacité qui montrent qu'elle a aussi bien retenu les leçons de Brecht que celles des scénaristes de séries d'aujourd'hui

Lucy Kirkwood fait de ces femmes des personnages inoubliables, chacune dans sa singularité, à commencer par celle qui est à la tête du groupe : Elizabeth, la sage-femme de la ville, jeune veuve vivant une vie relativement libre pour l'époque et dont l'avis est évidemment décisif. L'autrice britannique écrit avec un sens de la fable et une efficacité qui montrent qu'elle a aussi bien retenu les leçons de Brecht que celles des scénaristes de séries d'aujourd'hui : les dialogues claquent, sans aucun temps mort. Sa pièce n'est jamais didactique, toujours extraordinairement vivante et incarnée, et ménage une série de rebondissements jusqu'au dénouement, que l'on ne révélera évidemment pas, en forme de coup de poing à l'estomac.

Cette superbe partition a inspiré à Chloé Dabert une mise en scène tout en maestria, qui superpose différents plans avec une aisance confondante : le passé et le présent, l'ici et maintenant du théâtre et le hors-champ offert par le cinéma, le trivial et le sacré – l'un et l'autre n'étant pas toujours où on les attend. Le décor que signe Pierre Nouvel est ainsi une épure moderniste, mais les femmes qui viennent s'y inscrire comme en un tableau issu de la peinture flamande, sont en costumes d'époque. Des costumes signés par Marie La Rocca, et qui sont parmi les plus beaux et inventifs que l'on ait vus au théâtre ces dernières années.

Sacrée pléiade d'actrices

Le dialogue entre théâtre et cinéma est particulièrement fécond. Les images tournées par Pierre Nouvel, qui ont un grain particulier, un flou et une douceur, prennent en charge à la fois le plus concret de l'infini labeur des femmes et la dimension la plus mystérieuse de la pièce : l'opacité du meurtre et du rapport au monde de Sally Poppy, l'insondable d'instincts ou de pulsions qui semblent guidés par des forces supérieures. C'est comme si le réalisateur floutait le réel pour lui redonner une forme de noblesse et pour rendre compte de l'irréalité dans laquelle a baigné Sally au moment du meurtre. Une irréalité à laquelle, peut-être, aspirent toutes ces femmes, face à leur quotidien de bêtes de somme.

Elles sont, ces douze femmes – plus ou moins – en colère, incarnées par une sacrée pléiade d'actrices, où l'on est heureux de retrouver, notamment, Océane Mozas et Marie-Armelle Deguy. Bénédicte Cerutti, dans le rôle d'Elizabeth, fait vibrer le désir de justice de cette femme avec une noblesse et un lyrisme magnifiques. Quant à Sally Poppy, elle a la chance d'avoir croisé la route de la jeune comédienne et chanteuse franco-libanaise Andréa El Azan, qui lui insuffle une rage et un esprit de rébellion proprement révolutionnaires.

C'est l'un des aspects les plus intéressants de la pièce de Kirkwood que de n'avoir fait de son héroïne principale, meurtrière ou supposée telle, ni un monstre ni une simple victime. Affreuse, sale et méchante, Sally Poppy l'est, indubitablement. Reste à savoir pourquoi, au fil du suspense qu'entretient le spectacle. Dans ce choix réside une bonne part de la réflexion de fond de cette grande pièce politique et cosmique, placée sous le sceau d'une comète invisible, en révolution permanente au sein de l'Univers.

¶ *Le Firmament*, de Lucy Kirkwood (traduit de l'anglais par Louise Bartlett, L'Arche Editeur). Mise en scène de Chloé Dabert. Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 19 novembre. Du lundi au vendredi à 19 h 30, le samedi à 17 heures, le dimanche à 15 heures. De 6 € à 23 €. Tgp.theatregerardphilipe.com

Fabienne Darge (Reims (Marne), envoyée spéciale)

« Le Firmament », « Misericordia », « La Bohème »... Dix spectacles à réserver

Chaque fin de mois, les journalistes de la rubrique Scènes livrent aux lecteurs de « La Matinale » leurs conseils de pièces de théâtre, opéras ou ballets à voir.

Le Monde

Publié aujourd'hui à 03h15, mis à jour à 09h22 · Lecture 7 min.

En novembre, nous vous proposons notamment de découvrir une pièce de théâtre démontant les mécanismes du patriarcat, de vous laisser emporter par la chorégraphe Ivana Müller, ou encore d'aller à l'opéra pour revivre le Paris effervescent des années 1920.

- THÉÂTRE

« Le Firmament » : un suspense haletant



« Le Firmament », dans une mise en scène de Chloé Dabert. THÉÂTRE GÉRARD-PHILIPPE

L'autrice britannique Lucy Kirkwood est la découverte de l'automne. Après *Les Enfants*, mis en scène par Eric Vigner au Théâtre de l'Atelier, une autre de ses pièces, *Le Firmament*, est à l'origine d'un spectacle d'une intensité folle, mis en scène par Chloé Dabert, avec une impressionnante brochette d'actrices emmenées par Bénédicte Cerutti. La pièce, qui se déroule en 1759 dans l'est de l'Angleterre, orchestre un suspense haletant, en démontant un à un les mécanismes implacables du patriarcat. Une soirée d'une puissance rare, sur les pas de ces douze femmes en colère. **Fabienne Darge**

¶ Théâtre Gérard-Philipe, 59, boulevard Jules-Guesde, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Du 9 au 19 novembre.

Treize femmes au pinacle

Théâtre

Le Firmament, de Lucy Kirkwood, mis en scène par Chloé Dabert. Chloé Dabert s'empare de la pièce de la britannique Lucy Kirkwood avec une imposante distribution féminine. Un spectacle coup-de-poing à ne pas manquer.



VICTOR TONELLI

Comme le passage de la comète de Halley, guettée par les protagonistes de la pièce dans l'Angleterre de 1759, *Le Firmament* appartient sans conteste à cette catégorie de spectacles qui feront date. Il signe la rencontre au sommet d'une autrice, la britannique Lucy Kirkwood, d'une metteuse en scène, Chloé Dabert, directrice de la Comédie-Centre dramatique national de Reims, et de treize extraordinaires comédiennes.

Inspiré de la pièce de Reginald Rose *Douze hommes en colère*, *Le Firmament* met en scène un jury de douze femmes chargées de décider du sort d'une treizième, Sally Poppy, condamnée à la pendaison pour avoir participé avec son amant au meurtre d'une enfant. Sally affirme qu'elle est enceinte et les jurées doivent, à l'unanimité, déterminer la véracité de cet état, encore invisible, qui lui éviterait la peine de mort.

Dans ce huis clos haletant, qui n'a rien à envier aux séries à suspense, la mise en scène, réglée au cordeau, entraîne le public au gré des rebondissements d'un récit d'une incroyable densité. Les tableaux s'enchaînent sur un rythme vif : l'arrivée de Sally

chez son mari à la lueur de la bougie, puis ce remarquable montage vidéo autour des tâches quotidiennes des femmes. Rapporter l'eau du puits, frotter le sol, ravauder les étoffes : les tâches se répètent dans une boucle de plans, de plus en plus proches de ces visages que l'on retrouve bientôt en chair et en os dans une salle du tribunal, enfermés sans pain ni bougies. Elles sont douze, plus la condamnée, de tous âges et de toutes classes sociales. Qu'ont-elles en commun si ce n'est cette condition féminine, qui les relie directement aux femmes d'aujourd'hui ?

Vêtus de costumes de la fin du XVIII^e siècle, les personnages évoluent dans un décor aux lignes épurées, une esthétique contemporaine qui brouille brillamment les lignes de la fiction. La trame se déroule en Angleterre, en 1759, mais les histoires qui émergent des échanges entre les jurées ont une portée étonnamment intemporelle. En trois heures (avec entracte), les destins qui s'entremêlent sous la plume mordante de Lucy Kirkwood (également découverte cet automne au théâtre de l'Atelier avec *Les Enfants*) racontent la vie des femmes d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs. Le propos est sombre, souvent, mais empreint d'une lumineuse soif de liberté, hissée en étendard par ces treize magnifiques personnages incarnés par un éblouissant bataillon de comédiennes. De Bénédicte Cerutti, en sage-femme un peu sorcière à Andréa El Azan, dans le rôle de la condamnée, en passant par Brigitte Dedry, Marie-Armelle Deguy, Asma Messaoudene... La scène déborde de talents pour un puissant théâtre de femmes.

Du 9 au 19 novembre au théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis, puis en tournée tgp.theatregerardphilipe.com



VICTOR TONELLI

Le ventre de l'Angleterre

THÉÂTRE

Chloé Dabert révèle brillamment l'autrice britannique Lucy Kirkwood. *Firmament* dit les oppressions d'hier pour interroger celles d'aujourd'hui.

Anaïs Heluin

Sur nos scènes théâtrales, les auteurs britanniques ne sont pas légion. La jeune génération, surtout, est presque entièrement méconnue en France. L'apparition en ce début de saison de Lucy Kirkwood, née en 1984 et déjà autrice d'une dizaine de pièces, fait alors figure d'heureuse incongruité. Depuis le 20 septembre, on peut découvrir au Théâtre de l'Athénée *Les Enfants* (2019), son premier texte publié chez L'Arche, dans une traduction de Louise Bartlett. Mise en scène par Éric Vigner, cette pièce, sur fond de catastrophe nucléaire, s'inscrit dans une tradition réaliste britannique portée par des auteurs tels que Harold Pinter, Martin Crimp, Sarah Kane ou encore Dennis Kelly.

Pour sa part, la metteuse en scène Chloé Dabert est de celles qui ont contribué à la connaissance de ces auteurs en France, en particulier du dernier cité, dont elle a monté plusieurs œuvres. S'atteler à la nouvelle pièce de Lucy Kirkwood,

Firmament (la création a eu lieu à Paris au Centquatre fin septembre), est donc pour Chloé Dabert et ses spectateurs une manière de poursuivre l'exploration d'un paysage aussi riche en matière poétique qu'en analyse de nos sociétés et de ses travers.

Si tous les textes anglais portés jusque-là par la metteuse en scène reflétaient les grandes violences et cruautés européennes de notre temps, sous des formes rappelant le théâtre de l'absurde, c'est ailleurs que la mène Lucy Kirkwood : en 1759, dans l'Angleterre rurale située à la frontière du Norfolk et du Suffolk. Le passé n'est pas non plus un territoire habituel pour l'autrice, qui, dans *Les Enfants* comme dans ses pièces précédentes, avait choisi des univers contemporains pour évoquer divers problèmes souvent liés à la condition féminine : la prostitution, le trafic sexuel, l'objectivisation de la femme et du sexe...

L'intensité de ce moment de théâtre, que l'on doit autant à

l'autrice qu'à la metteuse en scène, tient beaucoup au nombre d'interprètes qu'il réunit. Pour atteindre au *Firmament*, il faut pas moins de treize femmes, qui, à la demande de Lucy Kirkwood, doivent être « représentatives de la population actuelle de l'endroit où la pièce est jouée, et non pas de l'Angleterre des années 1750 ». Accompagnée par trois hommes qui ne font qu'apparaître brièvement ou être sommés de disparaître, cette assemblée féminine se constitue devant nos yeux, dans une circonstance atroce que l'on découvre au début du spectacle : la condamnation, pour le meurtre d'une fillette, d'une domestique de la famille, la jeune Sally Poppy.

À une époque où la femme était quasi-absente du système judiciaire, la situation imaginée par Lucy Kirkwood est anormale, presque carnavalesque dans le renversement de l'ordre qui s'y opère. Elle est donc éminemment théâtrale. Convoquées pour déterminer si l'accusée est enceinte comme

elle le prétend – ce qui commuerait sa peine de mort en exil –, les douze femmes de *Firmament* sont données à voir dans leur apprentissage précipité des rouages d'institutions dont elles sont d'habitude exclues. Entre le désir d'échapper ne serait-ce qu'une journée à leur inexistence dans le monde des puissants et le poids des obligations ménagères et familiales qui les attendent au foyer, les personnages ont leur propre équilibre, toujours fragile. Chacune a aussi son langage, sa manière de se rendre ou non solidaire de la criminelle et d'entrer en contact avec elle.

Dans sa choralité d'une grande complexité, *Firmament* fait briller les individus avec une délicatesse que Chloé Dabert porte avec éclat au plateau. En costumes d'époque, ses comédiennes défendent toutes avec une précision et un engagement remarquables la partition de Lucy Kirkwood. Le décor épuré et contemporain conçu par le scénographe Pierre Nouvel aide sans nul doute les actrices à suivre les micro-drames de la pièce de trois heures. Car l'on peut bien parler de tragédie : dès les premiers instants de *Firmament*, le sort de Sally est scellé. À nous de voir ou non dans cette grande pièce féministe des résonances avec ce que vivent les femmes aujourd'hui. ■

Firmament, 14-20 octobre, à la Comédie-CDN de Reims, 9-19 novembre au Théâtre Gérard-Philippe-CDN de Saint-Denis. **Le Firmament**, Lucy Kirkwood, traduit de l'anglais par Louise Bartlett, L'Arche, 144 p., 16 euros.

Politis 1727 13/10/2022

27

C D
M
O I
È E

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

Beau coup double pour Lucy Kirkwood

La jeune autrice anglaise Lucy Kirkwood entre en France par deux grandes portes : Eric Vigner met en scène « Les enfants », Chloé Dabert « Le firmament ». Une nouvelle Sarah Kane ? Une fille de Martin Crimp ? Que nenni ! Une diablesse aux intrigues intrigantes.



Agrandir l'image scène de "Les enfants" © Pascal Gely

Jean-Pierre Vincent (qui nous manque), gros lecteur de pièces nouvelles, avait lu *Les enfants* et se disait qu'un jour il mettrait en scène cette pièce. Son autrice, Lucy Kirkwood, bien connue à Londres, restait encore inconnue du public français jusqu'à ces dernières années. Il est rare, très rare, de voir deux pièces inédites d'une autrice contemporaine étrangère jamais montée dans l'hexagone être mises en scène au même moment et sans concertation. C'est le cas et cela vaut le détour.

Née en 1984 dans une famille aisée londonienne, Lucy Kirkwood arrivée au théâtre par la littérature s'intéresse à ses semblables : les femmes, mais pas seulement. L'une de ses pièces *Chimerica* part de la photo célèbre de l'homme face aux tanks sur la Place Tiananmen en 1989, pièce créée en 2013. *Les enfants* a été créée au Royal court en 2017, *Le firmament* au National theater en 2020. Sa dernière pièce *That is not Who I am* vient d'être créée au Royal court. Louise Bartlett a signé la traduction de ces deux pièces montées en France - ainsi que celle de *Chimerica*, trois traductions publiées à l'Arche.

Rose, Hazel et Robin ont le même âge : la soixantaine. Robin qui vit avec Hazel a eu autrefois une aventure avec Rose. Les trois, scientifiques, bossaient dans l'énergie nucléaire. Rose n'a pas revu ses amis depuis plus de trente ans, d'ailleurs ils la croyaient morte. Et sans doute ne se seraient-ils pas revus si la centrale atomique près de laquelle vivent Hazel et Robin n'avait pas été victime d'un tsunami comme à Fukushima. Dans l'urgence, Rose compte tenue de ses hautes qualifications et dans l'urgence, a tout quitté pour venir superviser le chantier. Elles voudraient entraîner à ses côtés ses amis perdus de vue et ingénieurs nucléaires comme elle, on le comprendra petit à petit. Car tout commence par une réplique de Rose aussi anodine

que lourde de sens : « Comment vont les enfants ? ». Comprenez : quel monde va-t-on leur laisser ?

La pièce mêle subtilement ce passé qui revient, cette vague qui a bouleversé leur vie et le temps qui a passé laissant la plus grande partie de leur vie derrière eux. C'est d'autant plus efficace que la pièce est structurée comme une pièce de boulevard : le mari, la femme et l'ex amant avec les secrets gardés dans le placard des souvenirs et des rancœurs enfouis qui poussent la porte du logis lequel est chahuté par les vents contraintes dues aux radiations : eau non potable, électricité limitée, légumes du jardin non comestibles.

Eric Vigner se régale à mettre en scène ce trio où chacun entend avancer ses billes : la générosité de Rose prête à sacrifier sa vie dont elle a peut-être fait le tour, Hazel qui admet difficilement son âge et la perspective de sa fin et enfin, Robin, versatile, indécis, atrabilaire. La force de Kirkwood est de nous faire aussi rire de tout cela, dans une sorte de tendresse infinie pour l'être humain. La partition est, ô combien, magnifiée par le jeu des deux actrices, Cécile Brune (Hazel), Dominique Valadié (Rose) et l'acteur Frédéric Pierrot (Robin), touchant Robin qui, pour ne pas dire à sa compagne que leurs vaches (irradiées) sont mortes, sort chaque matin disant aller les voir, en fait creuse une tombe chaque jour pour les enterrer une à une.



Agrandir l'image Scène de "Le firmament" © Victor Tonelli

Le Firmament que met en scène Chloé Dabert nous emmène dans un tout autre monde et loin dans le temps. Nous sommes en mars 1759 dans la campagne anglaise, en pleine ruralité et tout le monde attend le passage de la comète de Halley. Un meurtre, celui d'une gamine, a été commis chez les Wax, la famille riche du village.. La coupable est une certaine Sally Polly, 21ans, qui, un temps, a été employée chez les Wax. Son mari la vue revenir la nuit tâchée de sang, un marteau à la main. Sa pendaison est probable, encore fait-il prononcer la sentence à l'issue de son procès. Le juge a décidé de réunir un tribunal populaire de douze femmes du village e pour en débattre et décider. Une question de pose : si Sally est enceinte comme elle l'affirme, et porte donc une autre vie en elle, innocente, elle ne sera pas pendue, mais exilée. Un enfant est-il en train de grandir dans son ventre ?. C'est ce que souhaite et bientôt pense Elizabeth, la sage-femme du village qui a accouché tous les

enfants du coin, mais son avis ne fait pas l'unanimité.

Tandis que l'une d'elle Katy baratte le beurre qui ne peut pas attendre, le juge (Sébastien Eveno) procède aux serments des douze femmes qui ont quitté sans appel leurs taches quotidiennes sur ordre du juge pour se retrouver enfermées à clef jusqu'à la décision, sans eau, sans nourriture, sans rien. Un jury de femmes. Un huissier (Olivier Dupuy) restera avec elles, mais il n'a pas le droit de parler et quand Sally (André El Azan, belle dans sa révolte et son obstination) soulèvera ses jupes pour que l'on examine ses parties intimes, elle lui demande de tourner le dos.

C'est donc un huis-clos à douze plus une, l'accusée. Ce qui, évidemment n'est pas sans rappeler le film *Douze hommes et colère*, mais aussi l'une de ces dramatiques que la télévision de naguère diffusait en direct (comme *Montserrat* d'Emmanuel Robles, dans une mise en scène de Maurice Cazeneuve), laissant des êtres décidés de leur sort dans un étouffant huis clos.

Le firmament est une pièce beaucoup plus longue que *Les enfants*, l'autrice anglaise y développe avec maestria une polyphonie qui permet à chacune d'ancrer sa personnalité, même si certaines personnes ont plus de poids comme la sage-femme Elizabeth (belle autorité sensible et féministe de l'actrice Bénédicte Cerutti) ou la femme de colonel un peu barrée (Marie-Armelle Deguy) qui passait par là. Mais il faut toutes les citer : Elsa Agnès, Sélène Assaf, Coline Barthélémy, Sarah Calcine, Gwenaëlle David, Brigitte Debry, Aurore Fattier, Asma Messaoudene, Océane Mozas, Léa Schweitzer, toutes habillées avec tact par Marie la Rocca.

Loin des hommes, la parole des unes et des autres s'affirme. Mais les vieilles croyances demeurent : Sally ne serait-elle pas un peu sorcière ? Son lait dont elle prélève quelques gouttes de ses seins ne constitue-t-il pas une preuve qu'elle attend un enfant ? Elles finiront pas voter une fois, plusieurs fois. Il est rare de voir une pièce avec autant de rôles de femmes et si peu de rôles d'hommes. Chloé Dabert orchestre le tout avec une maîtrise qui va du gros plan au plan d'ensemble, impressionnant.

Les enfants, Théâtre de l'Atelier (Paris) du mar au sam 21h, dim 15h, jusqu'au 27 novembre.

Le Firmament, au 104 jusqu'au 8 oct, puis tournée : du 14 au 20 oct Comédie de Reims, 9 au 19 nov au TGP à Saint-Denis, le 1er déc au Parvis de Tarbes, les 10 et 11 janv Bayonne, les 25 et 26 janv Quai d'Angers, les 2 et 3 fév Espace des arts de Chalon-sur-Saône, 8 et 9 fév Comédie de Caen, 1er et 2 mars Comédie de Valence, 22 et 23 mars Comédie de Colmar ..

Les deux pièces sont publiées à l'Arche, traduites par Louise Bartlett

« Le Firmament » : la loi des femmes

THEÂTRE - Douze femmes anglaises en colère, dans un XVIII^e siècle fantasmé, doivent décider du sort d'une condamnée à mort, enceinte. La fable féministe de Lucy Kirkwood est orchestrée avec finesse par Chloé Dabert et ses treize comédiennes de choc. Un des spectacles phares de la rentrée, à voir au 104 Paris, à la Comédie de Reims, au TGP de Saint-Denis, puis en tournée.



La présidente du jury (Marie-Armelle Deguy) fait une stupéfiante révélation aux autres matrones. (© Victor Tonelli)

Les « Douze hommes en colère » sont rhabillés pour l'hiver. Par Lucy Kirkwood qui s'est inspirée de la pièce des années 1950 pour écrire « Le Firmament », une fable gothique et sociale féministe située en Angleterre en 1759, lors du passage de la comète de Haley. Et par Chloé Dabert, la directrice de la Comédie de Reims qui s'est attelée à la mettre en scène. Un défi, parce qu'elle implique une importante distribution : treize femmes et trois hommes (dont les rôles sont pour une fois réduits à la portion congrue); et parce que le texte de la Britannique joue sur plusieurs registres, en détournant les codes dramatiques traditionnels.

A première vue c'est donc une pièce judiciaire à suspense que le public est invité à découvrir au 104 Paris. Sally, une jeune villageoise en rupture de ban est accusée d'avoir participé avec son amant au meurtre sauvage d'une enfant. L'homme a déjà été pendu, mais la jeune femme a retardé son exécution, en annonçant qu'elle était enceinte. « *Plaider le ventre* » selon la loi de l'époque, est le moyen d'avoir la vie sauve, de voir sa peine commuée en exil.

Pour déterminer si elle dit vrai, un « jury de matrones » est convoqué par le tribunal, des ménagères interrompues dans leur labeur quotidien. Réunies dans une salle fermée « *sans viande, sans boisson, sans feu, sans bougie* », elles vont devoir se prononcer à l'unanimité, sans trop savoir comment s'y prendre (la grossesse, invisible, est très récente) sous l'oeil d'un huissier muet, juste habilité à recevoir leur verdict.

Rebondissements

Nourrie de littérature et de théâtre anglais, l'autrice multiplie les surprises et les rebondissements. Mais pas simplement pour le plaisir du récit. Tous ces coups de théâtre tendent à montrer la difficile prise de pouvoir des femmes, même quand elles se voient accorder le droit éphémère de vie et de mort. Leur premier souci est d'en finir vite : le travail les attend. Puis, on assiste aux disputes entre les coeurs tendres, prêtes à croire la jeune fille, et les âmes vengeresses qui veulent à tout prix que Sally, dont la culpabilité ne fait pas grand doute, soit punie.

Seule Lizzy, la sage-femme, essaie de privilégier la raison alors que dehors les hommes vocifèrent, réclamant à cor et à cri la pendaison. Derrière les délibérations confuses, on découvre les frustrations de ses femmes soumises à leur mari, à la douleur des enfantements répétés, à une vie morne et sans espoir. Une solidarité diffuse se crée autour de la colère qui monte - contre le tribunal, contre cette société patriarcale qui les écrase - ; mais aussi autour de leur vécu intime, soudainement partagé, de la parole qui se libère, évoque sans retenue le désir, les corps, les humeurs...

Chloé Dabert orchestre parfaitement ce chœur de femmes à cran, en évitant les pièges du naturalisme. D'abord, elle a réuni une distribution de rêve, avec des comédiennes virtuoses comme Bénédicte Cerutti (la sage-femme) ou Marie-Armelle Deguy (la présidente du jury) à même d'apporter toute la distance nécessaire. Ensuite, elle a su imposer un ton décalé, un faux rythme délié, qui transforme la confrontation judiciaire en un ballet mystérieux, hors du temps.

Purgatoire-prison

Une nouvelle fois, elle a fait appel à son scénographe fétiche, Pierre Nouvel, qui a su créer un lieu ambigu glaçant, un genre de purgatoire-prison mixant blancheur du ciel et noirceur de l'enfer. Les deux belles séquences vidéo en cinémascope, l'une montrant les femmes au travail, l'autre une promenade bucolique, constituent deux intermèdes précieux. Ils apportent de la fluidité et de l'ampleur au drame...

En trois heures chrono (avec un entracte), la metteuse en scène nous fait tout entendre du propos de Lucy Kirkwood. Un propos subversif résumé par le personnage incandescent de Sally (Andréa El Azan), vraie comète anarchiste, prête à tout pour vivre sa passion avec l'homme qu'elle aime et pour sortir de sa condition de femme esclave - jusqu'à commettre un crime.

Avec subtilité, Chloé Dabert fait monter la tension, alors qu'approche l'éloquente scène finale, où le drame historique devient tragédie cosmique. On vous laissera découvrir la morale sans concession de cette fable féministe détonante, qui du 104 Paris à la Comédie de Reims, au TGP et en tournée, devrait faire parler d'elle dans les mois qui viennent.

Le Firmament

Théâtre

de Lucy Kirkwood

Mise en scène de Chloé Dabert

Cent-quatre Paris, www.104.fr

Jusqu'au 8 octobre



© Victor Tonelli

PRESSE SPÉCIALISÉE

C D
O M
E I
E E

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

Spectacles : les immanquables de 2024

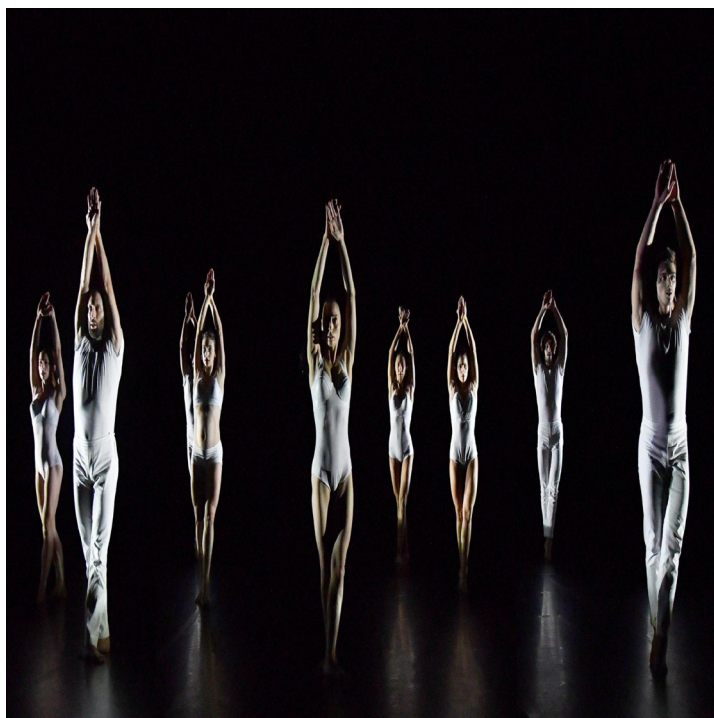


Photo : Gravité © Jean-Claude-Carbonne

Panorama de rentrée culturelle / 2024 c'est dans quelques mois, certes, mais c'est finalement déjà demain ! Alors voici une sélection de ce qu'on pourra voir de janvier à juin à Grenoble et dans l'agglomération.

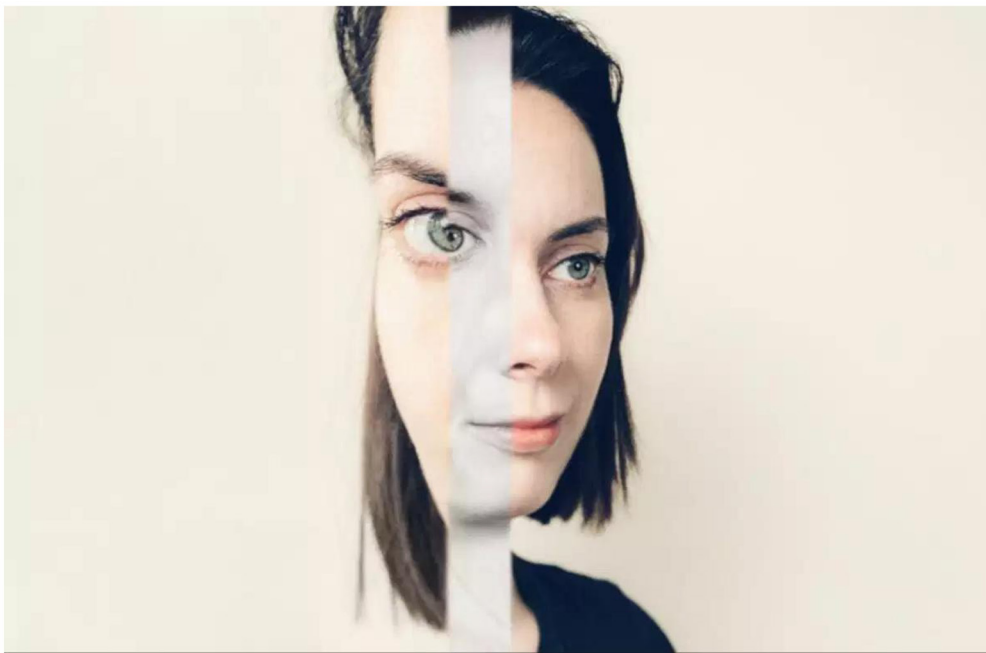
Le Firmament

C'est l'un des plus grands spectacles de la saison passée, lauréat notamment du Grand Prix du Syndicat de la critique. On le doit à la metteuse en scène Chloé Dabert et à l'autrice britannique qui monte, Lucy Kirkwood. Soit une histoire féministe qui plonge dans le passé (le XVIII^e siècle anglais, où une femme du peuple est accusée du meurtre d'une fillette) pour mieux ausculter le présent. Une sorte de *Douze hommes en colère* au féminin, magnifiquement sororale et théâtralement captivante sans être démonstrative. Bref, une immense réussite.

Mercredi 27 et jeudi 28 mars à la MC2, de 5€ à 29€

Quand le Festival d'Avignon passe à l'heure britannique

Cet été, on va beaucoup entendre parler anglais sur les scènes avignonnaises. Parmi les compagnies d'outre-Manche invitées, une institution : le Royal Court Theatre. Qui mène au quotidien une politique de découverte des auteurs de demain. Reportage à Londres.



La comédienne Kate O'Flynn interprète trois rôles dans " All of It, d'Alistair McDowall, présenté à Avignon. Helen Murray, image edit by Paul Belford

Londres, Sloane Square, juin 2023. Soleil, foule aux bras nus, terrasses remplies. Sur la façade néo-Renaissance aux arches de brique du Royal Court Theatre s'affiche *All of It* en grosses lettres rouges : le titre du spectacle d'Alistair McDowall présenté au prochain Festival d'Avignon. Car Tiago Rodrigues, nouveau directeur de la manifestation, a choisi de rendre hommage à la langue anglaise dans toute sa diversité littéraire. Comme « *un pont (d'Avignon)* », a-t-il confié aux Britanniques à l'Institut français de Londres, *enjambant l'effroyable Brexit de 2016* ». Désormais, chaque édition du festival mettra à l'honneur une langue étrangère, pour mieux réaffirmer sa dimension internationale.

Si huit spectacles anglophones y sont attendus, celui du Royal Court Theatre (RCT) attise la curiosité. Tant ce bouillonnant creuset d'auteurs contemporains est le contre-modèle d'un système français qui, depuis une quarantaine d'années, met en avant les metteurs en scène. Première institution nationale, le Royal Court actuel, créé en 1957, a soutenu Beckett, mais aussi Arnold Wesker, Caryl Churchill, Edward Bond, Mark Ravenhill, Sarah Kane, Martin Crimp, Dennis Kelly, Debbie Tucker Green ou Lucy Kirkwood pour ne citer que les plus repérés de notre côté de la Manche. Et donc Alistair McDowall, dont *All of It* est, le 8 juin, présenté « *downstairs* » (une salle de quatre cents places aux fauteuils de cuir) dans une mise en scène de la directrice artistique du théâtre depuis 2013, Vicky Featherstone, et de son directeur associé, Sam Pritchard.

McDowall, qui fête aussi ses 36 ans ce jour-là, fait figure de jeune prodige du théâtre anglais, avec huit pièces déjà créées dont la moitié au Royal Court. Ce nouveau texte ne dément pas sa réputation : trois monologues de femmes s'y succèdent. Cinglant, touchant et sidérant dans la forme puisque la dernière partie catapulte des mots dans l'espace, comme arrachés à la cruelle banalité de l'existence humaine. La performance est assumée par l'actrice Kate O'Flynn, souveraine. À première vue, même si le public londonien n'a guère repris en masse le chemin des salles, ce théâtre se porte bien. D'ailleurs, « *upstairs* » (le studio réservé depuis toujours aux expérimentations) s'apprête à accueillir, le lendemain, la première commande faite à Tom Fowler, jeune trentenaire vivant en Écosse. Prise de risque assumée dans une ambiance un peu fébrile.



L'auteur Alistair McDowall fréquente le Royal Court Theatre depuis 2011. Photo Manuel Harlan

L'auteur au centre

Le sourire rieur sous la mèche tombante, Alistair McDowall explique comment le RCT est devenu sa maison en 2011. Ses études théâtrales à l'université de Manchester terminées, il avait commencé à tourner ses spectacles dans les pubs ou les salles municipales, avec ses copains. Jusqu'à ce qu'un de ses manuscrits emballe Chris Campbell, directeur littéraire du théâtre entre 2009 et 2018. Il fut « *mon premier avocat* », dit l'intéressé. Celui qui a déclenché en sa faveur la méthode Royal Court toujours revendiquée par Vicky Featherstone. Sur les quelque trois mille scripts reçus chaque année, une cinquantaine d'auteurs sont retenus dans des mailles plus ou moins serrées. Tels ces *attachments*, résidences d'écriture dont McDowall a bénéficié.

« Lors de ma première invitation, seul dans mon petit bureau, je n'osais pas écrire... Tant d'aînés avant moi ! Cela a donné la plus mauvaise pièce de ma vie, peut-être la plus instructive. L'important était alors de baigner dans l'ambiance, de voir du

théâtre, de lire, de socialiser. » Il y a aussi les *writers groups*, où l'on s'exerce ensemble, destinés aux débutants (six cents postulants pour trente-six places par an) ou aux expérimentés. Et ces échanges internationaux qui ont permis, dans les années 1990, à Martin Crimp, Sarah Kane ou Mark Ravenhill d'aller à Berlin, comme à l'Allemand Marius von Mayenburg de venir à Londres. Aujourd'hui, le RCT largue ses filets jusqu'au Mexique...

Principe majeur : les confirmés chapeautent eux-mêmes les ateliers. « *Pas question que la direction ou un metteur en scène s'y attelle*, clament Vicky Featherstone et Sam Pritchard : *il y aurait un risque d'influence. Notre règle d'or ? Sens-toi libre, écris ce que tu dois !* » L'auteur est au centre et on le protège avant de lui proposer le graal : une commande. Fait rare en France, il assistera à la majorité des répétitions conduite par un metteur en scène qu'il choisit souvent lui-même parmi les cinq permanents du RCT. « *Dans le but de créer ensemble la meilleure pièce possible, on procède à de petits changements*, explique Lucy Kirkwood, 39 ans, dont *Le Firmament*, magnifique pièce dessinant le portrait de douze matrones du XVIII^e siècle aux prises avec leur conscience, a été couronnée par le Grand Prix 2023 de la critique française dans la mise en scène de Chloé Dabert, directrice de la Comédie de Reims.

Des créations polémiques

Au Royaume-Uni aujourd'hui, seul Edward Bond, 89 ans, renie cette politique d'auteurs. Ce créateur d'un théâtre puissant et métaphysique qui a déserté les scènes officielles au profit d'un travail avec les amateurs n'y voit plus la sincérité des débuts. Cette politique les aurait, selon lui, emprisonnés non pas dans un formatage toujours possible, mais dans la loi du marché. L'esprit rebelle tissé de passion fut pourtant inscrit dans l'ADN du Royal Court par son premier directeur, George Devine. Selon Elaine Aston, professeur à l'université de Lancaster, « *ce théâtre a toujours eu une sensibilité de gauche. Devine voulait provoquer le public et le faire réfléchir à partir de thèmes sociaux jamais abordés jusque-là* ».

Ce désir de creuser là où ça fait mal, en prise directe avec l'actualité sociale et politique, dans une langue courante, prend racine dans l'après-guerre. « *Il y avait un monde à reconstruire*, rappelle Vicky Featherstone. *Et tout a changé quand l'université, autrefois réservée à une élite, est devenue gratuite.* » Ainsi, dès la fin des années 1950, de nouveaux artistes émergent. En 1956, *Look Back in Anger*, première pièce à succès écrite par John Osborne (1929-1994), évoque avec naturalisme la violence des rapports de couple entre deux étudiants, l'un issu d'une famille ouvrière et l'autre, de la classe moyenne.

La décennie suivante rebat les cartes. *Saved (Sauvés)*, d'Edward Bond, qui montre un bébé lynché à mort par des paumés rôdant en marge d'une zone pavillonnaire, suscite, en 1965, le scandale. « *Bond ne fait pas de ces marginaux de vrais monstres mais les décrit comme des êtres humains produits par notre société. Voilà ce qui a choqué* », poursuit Vicky Featherstone. La pièce interdite, George Devine se bat contre la censure, finalement abolie en 1968. Trente ans après *Saved*, une autre oeuvre créa la polémique. Cette fois, elle fut causée par une femme, Sarah Kane, tragique comète qui écrivit cinq pièces foudroyantes avant de se suicider à l'âge de 28 ans. *Blasted (Anéantis)*, en 1995, décrit crûment une histoire d'amour chaotique entre une très jeune femme au chômage et un quadra mercenaire, alors que la ville de Leeds est prise par des « *ennemis* ». Là encore, il est question de bébé mort... que l'on mange pour survivre. « *Le scandale a davantage surgi dans les journaux que dans la salle*, se souvient Mark Ravenhill, de cinq ans plus âgé que Kane. *Les critiques étaient offusqués qu'une femme puisse s'exprimer ainsi.* »



Kate O'Flynn en action dans " All of It. oel Goodman/Guardian/eyevine

Traditionnellement d'avant-garde

La saison d'après, lui crée *Shopping and Fucking*, au même RCT, où le sexe est présenté comme l'ultime produit de consommation du système capitaliste. Aucuns remous : « *Ce n'était plus neuf.* » En 2001, le journaliste Aleks Sierz rassemble cette génération sous le label « In-Yer-Face Theatre » littéralement « Du théâtre dans ta gueule ». Ce qui ne rime à rien pour Ravenhill : « *On n'avait décidé d'aucun manifeste ensemble, et l'expression, trop vulgaire, ne rend pas justice à la langue et au sens poétique de Sarah.* » Vicky Featherstone précise : « *Elle venait de l'université de Bristol, elle avait tout lu. Sa volonté d'exprimer une violence brutale a donné aux nouvelles générations la permission d'être sans compromis.* » L'appellation « In-Yer-Face » est restée .

D'autres filiations ont nourri la veine du Royal Court dans laquelle Harold Pinter (1930-2008), « *génie faisant sonner la langue anglaise* », selon Ravenhill, ne s'est pourtant pas inscrit : il prit la direction du National Theatre en 1973. Caryl Churchill est une figure importante du RCT. Première femme à y avoir été invitée en résidence, en 1974, elle a laissé un héritage sans doute plus proche des questions féministes et écologistes actuelles. À 84 ans, elle continue d'y livrer ses pièces. « *Caryl cherche toujours une forme précise pour ses sujets, et semble capable d'inventer la meilleure à chaque fois* », admire Lucy Kirkwood, qui se revendique davantage d'elle que de Sarah Kane, « *trop directement rentre-dedans* » .

Tous ces artistes expérimentés vivent rarement de leur répertoire, à moins que leur pièce ne file dans le privé ou ne soit montée à l'étranger. Car Vicky Featherstone insiste sur sa mission première : « *Être en avance sur le public.* » Pour mieux regarder la société en face, elle compte sur « *les voix nouvelles* » qui composent la société britannique multiculturelle. Telle debbie tucker green, dramaturge sans concession dont les pièces, créées au RCT depuis vingt ans, évoquent une humanité

autant détruite par le sida que par la guerre. Une « voix » depuis longtemps happée par le cinéma et les séries . Le Royal Court Theatre doit donc chercher de nouveaux chefs-d'oeuvre, mais aussi fidéliser ses auteurs. « *On travaille tous dans l'audiovisuel parce que gagner sa vie au théâtre est de plus en plus difficile*, observe Lucy Kirkwood . *Mais, pour moi, ne pas y revenir serait comme arrêter de respirer.* »

La majorité des auteurs cités dans cet article sont édités à L'Arche.

À voir *All of It*, d'Alistair McDowall, 15 au 23 juillet, Festival d'Avignon, Théâtre Benoît-XII ; Miriam Batty, Sabrina Mahfouz, Natalia Korozhbit, auteurs du Royal Court Theatre, lus par Les talents Adami, 20 au 22 juillet, cour du musée Calvet, entrée libre.

Festival d'Avignon, du 5 au 25 juillet, festival-avignon.com

LE FIRMAMENT
mise en scène Chloé Dabert

Rebondissements
et dialogues percutants,
le scénario de la pièce de
Lucy Kirkwood est digne
d'une série à suspense.

En exergue de sa pièce, l'Anglaise Lucy Kirkwood cite *Jules César* de Shakespeare : "Lorsque les mendiants meurent, on ne voit pas de comètes."

L'action se déroule en 1759 et *Le Firmament* doit son titre au signal d'un possible miracle à venir, lié au passage de la comète de Halley dans le ciel d'Angleterre. La fresque en costumes d'époque cadre le huis clos d'un jury composé de douze femmes du peuple. Le sort d'une jeune condamnée est entre leurs mains. Elle aura la vie sauve si les matrones s'accordent pour reconnaître qu'elle est enceinte.

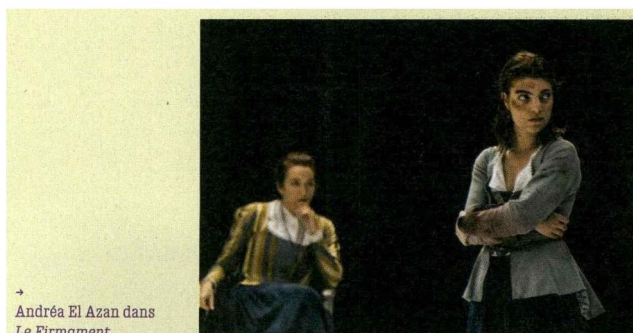
Chloé Dabert joue du contraste entre les crépages de chignon des délibérations sur le plateau et des images tournées en pleine nature... L'appel d'air d'une résolution qui pourrait permettre à une vie de voir le jour. Condensé de révolte, l'accusée, Sally Poppy (Andréa El Azan), a l'art de marquer des points contre son camp et il faut l'amour d'une sage-femme, Elizabeth Luke (Bénédicte Cerutti), pour que justice soit rendue. Servie par une belle troupe,

Le Firmament s'avère une enquête passionnante sur une communauté féminine se libérant des rancœurs accumulées pour grandir et dépasser l'archaïsme des superstitions paysannes d'un autre siècle. ♥ Patrick Sourd

Le Firmament de Lucy Kirkwood, mise en scène Chloé Dabert, avec Andréa El Azan, Bénédicte Cerutti... Le 1^{er} décembre, Le Parvis à Tarbes. En tournée jusqu'au 23 mars.

Scènes

REVUE DE PRESSE LE FIRMAMENT LUCY KIRKWOOD / CHLOÉ DABERT



→ Andréa El Azan dans *Le Firmament*.

Au Firmament du patriarcat et de la justice de classe

Le Firmament, de Lucy Kirkwood, mis en scène par Chloé Dabert, convoque un jury populaire entièrement féminin dans l'Angleterre de 1759, prétexte à une discussion sur la condition féminine d'hier et d'aujourd'hui, entre pression patriarcale et hiérarchie sociale.



Créé au 104 à Paris le 28 septembre 2022 dans la mise en scène de Chloé Dabert, *Le Firmament*, de Lucy Kirkwood, texte jusqu'alors inédit en France [1](#) à la différence d'une autre pièce de l'autrice britannique jouée également cet automne [2](#), propose une réflexion sur le patriarcat et la justice de classe qui, bien que précisément située dans l'Angleterre de 1759, présente des prolongements dans l'époque contemporaine.

La directrice de la Comédie de Reims a choisi une mise en scène et une scénographie (de Pierre Nouvel) qui peuvent, dans un premier temps, dérouter pour signifier l'intemporalité des interrogations proposées par l'autrice britannique bien ancrée dans son XXI^e siècle, tout en situant précisément l'action de son drame au milieu du XVIII^e. Les costumes (de Marie La Rocca) sont plutôt d'époque et les ouvertures (portes, fenêtres et même cheminée) ont des huisseries, cadres, poignées contemporaines à l'extrême. Le propos de Kirkwood ne singe pas la langue d'il y a trois siècles et complète le grand écart entre des époques où le patriarcat et la justice se présentent sous des configurations différentes. Chloé Dabert avait déjà expérimenté cette forme de transposition à l'époque contemporaine d'un drame ancien, avec le mythe d'Iphigénie en particulier (dans lequel les guerriers étaient affublés de treillis comme dans une guerre d'aujourd'hui), mais aussi familière des textes de théâtre britanniques mettant en question la domination masculine, puisqu'elle a, par exemple, mis plusieurs fois en scène Dennis Kelly, dont *Girls and Boys*, et a dirigé un laboratoire de recherche sur les écritures de Kirkwood et Caryl Churchill.

Au départ, un meurtre, que l'on peut aussi définir « de classe ». Sally Poppy, une domestique d'une vingtaine d'années, avec la complicité de son amant, a sauvagement tué une fillette de la famille Wax, aristocrates locaux dont dépend toute la ville (travail, logement, réputation). On n'en sait pas beaucoup plus sur les motivations des criminels. Mais même si l'on finit par apprendre que le père violait impunément ses servantes, ces éléments ont finalement peu d'importance par rapport à la réflexion générale que veut susciter la jeune autrice britannique. Afin de ne provoquer aucune empathie particulière pour la meurtrière, mais de rester focalisé sur la question de fond elle-même, elle fait de Sally Poppy un personnage peu amène. Condamnée à être pendue, comme son complice qui a déjà été exécuté, elle affirme être enceinte, ce qui, en cas de confirmation par le jury unanime des matrones, permettrait de transformer sa peine en déportation, car l'être vivant dans le ventre de sa mère ne peut pas être coupable de son crime. Selon la législation anglaise de l'époque, la « plaidoirie du ventre » permettait en effet généralement de différer l'exécution jusqu'à la naissance de l'enfant, ou de la commuer en peine aux travaux forcés, et parfois d'obtenir la grâce entre-temps [3](#).

C'est tout d'abord une galerie de portraits qui est convoquée afin de présenter tous les types féminins sociaux de la classe populaire (la révoltée, la conservatrice, la sorcière...), d'âges divers, qui vont composer le jury, mais qui ont en commun l'exclusivité dans l'exécution des tâches ménagères (objet d'une vidéo originale du scénographe).

Après avoir prêté serment aux côtés du juge (homme évidemment), face à nous (ce qui constitue un regard en miroir intéressant du public juge), les douze femmes sont enfermées, sans vivres, dans une pièce du palais de justice local par un huissier contraint à rester muet, afin qu'elles déterminent à huis clos, pendant que la rumeur populaire gronde sous leurs fenêtres, si la meurtrière, qu'elles connaissent toutes, est bel et bien enceinte, pour la faire échapper à la peine capitale. En réalité le questionnement existe à plusieurs niveaux : déterminer l'état de grossesse qui, en l'état des connaissances de l'époque, ne se réduit pas à une simple déduction scientifique ou examen médical ; accepter ou non le principe de la peine capitale quelles que soient les circonstances et motivations du (en l'occurrence de la) coupable. C'est-à-dire décider de la vie ou de la mort de l'une des leurs et interroger à la fois l'intime conviction dans un processus démocratique et questionner le bénéfice du doute. Avec le même ressort dramaturgique et suspens déjà expérimenté dans *Douze hommes en colère* [4](#) ou, plus récemment, dans *7 minutes. Comité d'usine* [5](#), Lucy Kirkwood confie le rôle de la raison à la sage-femme, mais dans un esprit moins manichéen et moralisateur que la pièce de Reginald Rose, car Elizabeth Luke a des raisons multiples de vouloir laisser la vie sauve à l'accusée et manipule aussi ses compagnes. Les préjugés, les réflexions hasardeuses sur le corps féminin, sur le rapport au travail, aux moeurs, fusent par des mots crus révélant la violence humaine, qui n'est pas que masculine, et l'absence de solidarité qui n'a pas l'automatisme que l'on attend de la sororité. Au terme d'une série infructueuse de votes successifs et mouvants où il est principalement question du patriarcat, du corps des femmes, mais aussi de politique (coloniale, nationale) et de justice, il est fait appel à la science médicale, représentée par l'autorité masculine du gynécologue aux méthodes pourtant hasardeuses, mais suscitant la confiance des jurées qui en sont venues à douter de celle qui officie, en un temps où la mortalité infantile était particulièrement élevée. L'examen gynécologique brutal (mais traité avec humour dans cette mise en scène) conclut à la grossesse et met fin aux discussions, y compris sur certaines données factuelles pourtant peu incertaines.

La fin de cette pièce chorale que l'on ne dévoilera pas vient surprendre le spectateur, et rend la démonstration encore plus sombre qu'attendu à l'évocation de ce « firmament » en écho à la révolution perpétuelle de la comète de Halley qui est à sa périhélie au moment du procès, référence que l'on pourrait trouver artificielle si la dimension irrationnelle des signes divins n'avait pas autant d'importance dans les moments où la justice officielle trouve ses limites. Et pourtant c'est la justice humaine, au sens de la loi du Talion, qui triomphe. Quand le respect des verdicts populaires est anéanti par la réalité des rapports de classe qui ont toujours le dernier mot, avec pour exécutants ceux qu'ils tiennent sous leur joug...

Éternels combats

Le Firmament de Lucy Kirkwood. Mise en scène de Chloé Dabert. Spectacle vu au TGP saint-Denis en novembre 2022. Tournée au Parvis, Scène nationale de Tarbes, à la Scène nationale de Bayonne, CDN d'Angers, Scène nationale de Chalon-sur-Saône, AU CDN de Caen, CDN Drôme-Ardèche, Comédie de Valence.

Le moins que l'on puisse dire c'est que l'autrice anglaise, Lucy Kirkwood, une jeune quadragénaire que l'on découvre en France cette saison a le chic pour s'emparer de sujets forts en connexion directe avec les problématiques de notre temps. Après *Les Enfants*, brillamment mis en scène par Éric Vigner tout récemment (voir article du 26/10/22), mêlant sur fond de désastre écologique les désillusions de toute une génération qui avait cru en des lendemains enchanteurs, voici donc *Le Firmament* qui évoque très directement, encore qu'à travers une fable historique, la question de la condition féminine au cœur de la société d'alors et de maintenant. À lire la biographie de l'autrice ses autres sujets abordés dans d'autres de ses oeuvres ne sont pas moins forts et totalement d'actualité.

C'est en toute logique une femme, Chloé Dabert, qui s'est emparée de la pièce de Lucy Kirkwood. En toute logique aussi si on veut bien se rappeler que la metteuse en scène est une habituée de la dramaturgie anglaise ; elle a notamment mis en scène quatre pièces de Dennis Kelly (*Girls and boys* est repris au Théâtre 14 à partir du 6 décembre, avec Bénédicte Cerruti qui mène aussi le « bal » dans *Le Firmament*). D'une pièce *Girls and boys* qui est un monologue, Chloé Dabert passe donc avec *Le Firmament* à une oeuvre d'une grande ampleur, historique et chorale. Pour un même combat.

L'action se passe dans l'Angleterre rurale du XVIII^e siècle, en 1759 très précisément, ce que ni la scénographie (due à Pierre Nouvel en charge également de la discrète vidéo), ni les beaux costumes signés Marie La Rocca n'éluent, bien au contraire. Espace et temps ainsi situés par Lucy Kirkwood, l'autrice développe sa fable bien parlante, soit l'histoire d'une jeune domestique de 21 ans condamnée à mort pour le meurtre sauvage de la fille d'un Lord. Elle est condamnée à mort, son complice et amant, déjà pendu. Mais elle plaide le fait d'être enceinte ce qui lui vaudrait de voir sa peine commuée en exil à vie. C'est à un jury constitué de douze femmes de conditions différentes d'en décider : ce tribunal populaire sera donc cloîtré avec un huissier à qui il est interdit de parler ou d'intervenir, jusqu'à ce qu'une décision unanime soit trouvée concernant l'état de la jeune Sally.

L'efficacité, Lucy Kirkwood qui est également scénariste à la télévision connaît. *Le Firmament* est d'une redoutable efficacité d'autant que la pièce joue sur un ressort bien connu, celui que l'on a apprécié avec des pièces comme *12 hommes en colère* et plus récemment avec le beau *7 minutes* de Stefano Massimi mis en scène par Maëlle Poésy. Suspense porté à son comble dès lors qu'il s'agit de savoir qui va emporter la décision finale, avec pauses nécessaires pour annoncer l'évolution du résultat...

Là où Kirkwood innove, c'est que le jury est entièrement composé de femmes. Aux douze femmes du jury l'autrice ajoute encore quatre personnages (trois hommes et une femme). Chloé Dabert parvient c'est un exploit à mener tout ce beau monde avec fermeté et précision, sans trop en faire. Mais forcément à ce jeu émergent quand même de l'ensemble quelques personnalités incarnées par Bénédicte Cerruti, la sage-femme adepte de la raison, et qui a accouché la plupart des femmes ici réunies, Marie-Armelle Deguy, la récalcitrante présidente du jury, ou encore Andréa El Azan dans le rôle de la jeune Sally. C'est forcément prenant alors qu'au dehors (voir la bande-son un peu trop systématique) la foule hurle son appel au sang.

Là où Lucy Kirkwood innove et fait preuve d'une belle audace, c'est qu'elle ne se contente pas de se focaliser sur le suspense du vote et la galerie de portraits de femmes de toutes conditions aussi intéressantes, encore qu'un peu longue, soient-elles. Comment l'élément mâle (l'huissier) va rageusement piétiner (au sens propre du terme) la décision des femmes... tout sera dit. Chloé Dabert, elle, tient le choc avec sa mise en scène. Son spectacle postule à l'appellation de théâtre populaire avec ses qualités et ses quelques défauts.

Le Firmament de Lucy Kirkwood, traduction de Louise Bartlett, mise en scène de Chloé Dabert

En 1759 à l'Est de l'Angleterre, tous attendent leurs parents ne l'ont jamais vu- la comète de Halley, puisqu'elle revient tous les soixante-quinze ans... et que nous verrons nous en vidéo... Ici douze femmes -tous âges et origines sociales confondus- s'occupent de leur maison: lessive, barattage de la crème pour faire du beurre, cuisson du pain, nettoyage des enfants, préparation des repas, arrachage des poireaux au potager avant que la nuit tombe...

Choisies par un juge, un homme! pour constituer un «jury de mères de famille» -une exception notable- pour un procès hors-norme. Le Juge demandera son avis à ce jury populaire sur le cas de Dally Poppy, une jeune domestique accusée par son mari qu'elle a trompé. Et condamnée avec son amant, à être pendue pour le meurtre de la fillette de notables très puissants. Mais elle serait enceinte et, si elle l'est vraiment, selon la loi, elle échappera à la pendaison, le futur bébé n'étant pas considéré comme coupable. Par mesure de sécurité, ces femmes seront enfermées avec l'accusée menottée, au Palais de justice. « mais sans viande, sans boisson, sans feu et sans bougie ». Et personne d'autre dans la grande pièce froide qu'un huissier tout en noir... interdit de parole. Elle ne sortiront de ce huis-clos, qu'après avoir voté pour dire si cette jeune femme est enceinte ou non.



© Victor Tonnelli

Lucy Kirkwood est une autrice anglaise de trente-huit ans qui a écrit cette fable à coloration féminino/sororiste avec un suspense savamment entretenu dans une langue parfois crue mais aussi pleine d'humour. Un peu sur le modèle de *Douze hommes en colère* de l'Américain Reginald Rose (1920-2002).

Une pièce où ils vont juger un jeune homme de dix-huit ans accusé de parricide et en fonction de leur verdict, il sera condamné ou acquitté s'il y a doute...

Les procès théâtralisés ne manquent pas et le théâtre comique ou tragique a toujours fait bon ménage avec les Tribunaux.. Drame et/ou situation ridicule, acteurs, salle, public, renversements de situation... Il y a bien des similitudes et cela ne date pas d'hier (voir *Les Euménides* d'Eschyle avec le procès d'Oreste. Lucy Kirkwood, elle, a bien vu qu'en 1759, ces femmes avaient, pour une fois, l'occasion d'avoir accès à un niveau de pouvoir exceptionnel et l'occasion de mettre en cause des valeurs morales jusque là intangibles, sous les yeux du public.

Ces douze femmes peuvent parler en expertes, de la plus âgée, à la plus jeune, dont une sage-femme, du fait d'avoir un corps capable de faire naître un autre être humain. Et ce que cela veut dire au quotidien quand il leur faut -et à l'époque sans exception- gérer une maison et plusieurs très jeunes enfants, jusqu'à vingt-et un pour l'une d'entre elles! Et les discussions vont aller bon train, presque trois heures durant sur la place et le non-pouvoir accordé aux femmes, leur sexualité dans une société patriarcale et ce meurtre. Mais Lucy Kirkwood sait dire aussi les inégalités et jalousies entre elles, malgré une certaine solidarité féminine. Avec bonne conscience de la classe dominante et révolte des plus pauvres d'entre elles qui ont en horreur ces familles riches qui les maintiennent sous leur emprise.

Tout cela sous le regard du pauvre huissier qui ne peut rien dire ni intervenir. Plusieurs perdent leur calme jusqu'à faire naître une belle bagarre. L'art de la sage-femme sera aussi remis en question, même si elle a aidé plusieurs du groupe, puisqu'elle sert aussi de gynécologue et de conseillère conjugale... Après diagnostic sans appel du médecin, la jeune domestique, déclarée enceinte par un médecin, aura donc la vie sauve mais elle sera quand même condamnée à la relégation...

Cela commence par une vidéo avec des femmes accomplissant des travaux ménagers et elles se présenteront une par une sur le plateau devant un juge qui les fera jurer sur la Bible. Puis on voit en vidéo, une jeune femme rentrant chez elle couverte de sang... Et dans une grande pièce éclairée par un vaste plafonnier dispensant une lumière très blanche, avec, à jardin, une fenêtre tout à fait contemporaine qui laisse échapper les cris de la foule réclamant une peine sévère. A cour, une porte étroite qu'on ouvre avec une petite clé plate détenue par le seul huissier. Dans le fond, une grande table de bois et des bancs rustiques, une cheminée toute blanche avec une bûche... Une scénographie bien laide... dont le but est sans doute d'établir un pont entre le XVII^{ème} siècle et l'époque actuelle mais c'est raté!

Les débats de ce jury populaire choqué par ce meurtre vont commencer sur fond de vieilles querelles de village. L'accusée (Andréa El Azan) longuement interrogée, prétend être vraiment enceinte, et pour preuve, elle fera même couler du lait de son sein. Mais Charlotte Carey, très bourgeoise et partisane de la peine de mort (impeccable Marie-Armelle Deguy) ne fait pas confiance à cette fille pauvre. Laquelle inspire de la sympathie à Helen, justement parce qu'elle est pauvre. Mais pour Elisabeth Luke, la sage-femme (tout aussi impeccable Bénédicte Cerruti), toute cette affaire est une mauvaise farce et elle est la seule à vraiment défendre l'accusée. Avec Océane Mozas (Judith Brewer), ce trio d'excellentes interprètes emmène une distribution assez inégale: la direction des jeunes actrices n'est pas toujours très solide avec il y a trop souvent, de la crierie dans l'air...

Mais le public ressent très bien le conflit entre une jeune meurtrière qui dit qu'elle a eu un geste politique et un groupe de femmes vivant sous la surveillance absolue de leur père puis de leur mari, ayant besoin d'émancipation et prenant finalement parti pour elle.

La première partie (une heure quinze) passe vite mais la seconde (une heure dix) avec des récits annexes, beaucoup moins. Incontestablement Chloé Dabert a une solide maîtrise de ce groupe- ce qui n'est pas évident- et elle sait faire de belles images... Comme ces femmes en rang, face public et servant de paravent quand Sally Poppy, étendue sur la table, est examinée par le médecin. Des images qui font souvent penser à *1789*, le fameux spectacle du Théâtre du Soleil, mis en scène par Ariane Mnouchkine. Malgré une bande-son approximative et bien conventionnelle à base le plus souvent de percussions électroniques, notamment pour traduire le bruit de la foule! Comme si Chloé Dabert avait voulu éloigner le spectre d'une reconstitution. Mais les remarquables costumes signés Marie La Rocca participent beaucoup à la réussite de ce spectacle, souvent impressionnant de vérité mais trop inégal... Et dont le texte aurait pu être élagué sans dommage.

Philippe du Vignal

Spectacle joué du 9 au 19 novembre, au Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). T. : 01 48 13 70 00.

Le 1er décembre, Le Parvis, Scène Nationale de Tarbes, (Hautes-Pyrénées).

Les 10 et 11 janvier Scène Nationale du Sud-Aquitain, Bayonne (Pyrénées-Atlantiques). Du 25 au 27 janvier, Le Quai-Centre Dramatique National, Angers-Pays de la Loire (Maine-et Loire).

Les 2 et 3 février, Espace des Arts-Scène Nationale, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire). Et les 8 et 9 février, Comédie de Caen-Centre Dramatique national de Normandie (Calvados).

Les 1er et 2 mars, Centre Dramatique National Drôme-Ardèche, Comédie de Valence (Drôme).

Le Firmament Texte : Lucy Kirkwood Traduction : Louise Bartlett Mise en Scène : Chloé Dabert

13 Novembre 2022



© Victor Tonelli

Puissant, Riche, Émouvant, Captivant.

Lucy Kirkwood est une auteure et scénariste anglaise, née en 1984 à Londres. Elle est affiliée au Clean Break - une compagnie théâtrale féministe. Elle s'inspire notamment de Caryl Churchill et Dennis Kelly. En 2014, elle gagne le Susan Smith Blackburn Prize pour sa pièce Chimerica, sur les relations sino-américaines. En 2018 Lucy Kirkwood est élue membre de la Royal Society of Literature.

Chloé Dabert directrice de CDN de Reims, nous enchante et nous captive en nous contant « Le Firmament » de Lucy Kirkwood à travers une mise en scène esthétique et éloquente.



© Victor-Tonnelli

Dans décor élégant, sobre et contemporain de Pierre Nouvel ,13 femmes vêtues de magnifiques costumes d'époque imaginés par Marie La Rocca, vont s'affronter en 1759 à la frontière entre le Norfolk et le Suffolk pour décider de la vie ou de la mise à mort de Sally jeune domestique accusée du meurtre de la fille de ses patrons. Meurtre commis en compagnie de son amant qui vient lui d'être pendu.

La question est de savoir si Sally porte un enfant ou pas.

Il faut se hâter car la foule gronde sous les fenêtres du palais de justice, elle réclame la pendaison de Sally, les insultes et les menaces s'amplifient.

A travers une éloquente séquence filmée, nous découvrons ces femmes de conditions et de générations différentes, dans leur quotidien. Elles accomplissent des tâches ménagères ; Helen coud à la lueur d'une chandelle, Mary pétrit le pain, Kitty récuré le sol, Sarah plume une volaille, Ann change un bébé qui pleure... Toutes assidues à leur labeur.

Après avoir toutes prêtées serments devant le juge, elles sont isolées dans une salle sans confort, au-dessus du palais de justice. **Sans nourriture, sans eau, sans chandelles.**

Nous sommes en compagnie de villageoises au profil haut en couleur ; Mary ne pense qu'à la culture ses poireaux, Judith a des bouffées de chaleur, Sarah a eu 21 enfants, Helen est stérile, Élisabeth est la sage-femme et la blanchisseuse du village venue pour sauver Sally.

« Elle a été condamnée par des hommes qui prétendent être surs de choses dont ils sont ignorants ... »



© Victor Tonnelli

Les avis divergent, les querelles de clocher remontent en surface avec rage parsemées de mots d'esprit malicieux et ironiques. Les clivages apparaissent, les secrets surgissent et la violence éclate dans ce huis clos où certaines n'ont point choisi d'être.

Nous sommes au 18^{ème} siècle, les femmes sont sous l'autorité des hommes et peu de droits leurs sont attribués. Mais aujourd'hui leur jugement est requis et attendu pour octroyer la mort ou la vie à Sally.

Lucy Kirkwood nous conte l'histoire des femmes, de la maternité, de l'accouchement, de la médecine prénatale, de la sexualité, des couples mais aussi des croyances religieuses, surnaturelles et occultes, du regard porté sur les autres, sur le patriarcal, les aberrations du système judiciaire...

Cette riche histoire se passe au 18^{ème} en Angleterre mais dépeint des problématiques toujours réelles de nos jours.

D'autre part tout le pays attends avec impatience le passage de la comète de Halley, en ce jour exceptionnel qui se répète tous les 75ans. Une opportunité pour Élisabeth de motiver ses compagnes:

« Pensez plutôt aux femmes qui seront dans cette pièce quand la comète reviendra, comme elles trouveront vos esprits rigides, comme elles auront honte, qu'on ait l'autorité et qu'on en ait fait exactement le même usage que ce qui se passe en bas » (dans la salle du tribunal)

La création lumière de Nicolas Marie et la création son Lucas Lelièvre intensifient les émotions

Les dialogues sont rythmés et parsemés d'humour.



©Victor Tonnelli

C'est une histoire de femmes, 13 comédiennes « Elsa Agnès, Sélène Assaf, *Coline Barthélémy, *Sarah Calcine, Bénédicte Cerutti, Gwenaëlle David, Brigitte Dedry, Marie-Armelle Deguy, Andréa El Azan, Aurore Fattier, Asma Messaoudene, Océane Mozas, *Léa Schweitzer » nous captivent et nous émeuvent par la justesse de leur jeu, elles incarnent de magnifiques portraits pittoresques et truculents de ses villageoises et nous entraînent dans cette his-

toire pleine de rebondissements.

Levons aussi notre chapeau au juge, au médecin et à l'huissier de justice joués avec talent par « Olivier Dupuy, Sébastien Éveno, et Arthur Verret »

Bravo à tous pour ce beau moment de théâtre.

Claudine Arrazat

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TTT

Le Firmament

Drame historique
Lucy Kirkwood
 | 2h30 | Mise en scène Chloé Dabert
 | Jusqu'au 20 oct., CDN de Reims (51), puis du 9 au 19 nov. au TGP de Saint-Denis (93).
 Tél. : 01 48 13 70 00
 | Le texte est publié aux éd. L'Arche, 144 p., 16€.

TT

Les Enfants

Drame
Lucy Kirkwood
 | 1h30 | Mise en scène Éric Vigner
 | Jusqu'au 13 nov., Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e.
 Tél. : 01 46 06 49 24.

Le Firmament, une sauvage symphonie féminine à découvrir absolument.

Bonheur de découvrir une voix nouvelle, ancrée dans les tourments du temps et défiant le temps. C'est avec *Le Firmament* et *Les Enfants*, l'un créé au Centquatre, l'autre à l'Atelier, qu'on peut enfin entendre la Britannique Lucy Kirkwood, 38 ans, célèbre dans son pays et inconnue en France. De quoi savourer une écriture nourrie de Harold Pinter pour la cruauté et l'humour pervers des non-dits, d'Edward Bond pour la noire réflexion sur les dangers du présent, comme de Sarah Kane pour la violence des situations. Une écriture diaboliquement anglaise, riche en personnages à incarner et solidement charpentée. Les intrigues de Lucy Kirkwood débordent de retournements et suspense : la dramaturge est aussi scénariste de séries.

Le Firmament, que met en scène Chloé Dabert, patronne du Centre dramatique de Reims, se déroule en 1759 en Angleterre, alors que tout le pays est suspendu au passage de la comète de Halley. Sally, jeune domestique sensuelle et affranchie, est condamnée à la pendaison avec son amant pour avoir massacré la fillette de riches bourgeois de sa ville. Se disant enceinte, elle espère voir sa peine transformée en exil, comme le permet alors la loi : l'enfant à naître n'est pas coupable des crimes de sa mère. Un jury de femmes, de toutes origines sociales, se réunit pour l'examiner tandis qu'une foule déchaînée rugit dehors, réclamant vengeance... Les douze matrones rassemblées dans *Le Firmament*, et qui témoigneront successivement de leur vie soumise, de quelque milieu qu'elles soient, se régaleront à leur façon d'exercer enfin une autorité dans cette Angleterre en pleine muta-



tion. Conflits de classe sous-jacents, brassages de langages, magnifiques images vidéo décrivant l'ordinaire des existences domestiques ou l'étrange cheminement de Sally : Chloé Dabert a impérieusement orchestré cette sauvage symphonie féminine. Si l'intrigue évoque les *Douze Hommes en colère* de l'Américain Reginald Rose (1953) et le film qu'en tira Sidney Lumet, le spectacle conjugué au féminin joue plus subtilement de la petite et de la grande histoire, du quotidien minuscule à l'horreur publique, du massacre des innocents à celui – non moins bouleversant – des coupables. Sally l'abandonnée, la misérable, est-elle seule responsable des atrocités qu'elle commet ? Lucy Kirkwood met en scène des femmes mauvaises. Et cette humanité violente, désirante, injuste, donne une matière riche et dérangeante à ses personnages puissants, ici admirablement interprétés : d'Andréa El Azan à Marie-Armelle Deguy, de Bénédicte Cerutti à Brigitte Dedry, il faudrait citer toutes et tous. Ils font de la mort délivrance.

Elle pourrait délivrer, aussi, l'étrange trio d'ingénieurs nucléaires

sexagénaires des *Enfants*. Après le tsunami, qui a dangereusement endommagé la centrale qu'ils ont contribué à construire, les trois baby-boomers retraités s'interrogent sur leurs responsabilités, sur la planète qu'ils lèguent à leurs enfants, sur ce que l'avenir ne promet plus, sur ce qu'ils ont raté. Sur les désirs morts et les chagrins toujours recommencés, aussi. Sans être thèse, ni pamphlet, jonglant au contraire avec la comédie de boulevard, *Les Enfants* aborde avec causticité des thématiques peu traitées. Telle cette génération d'après-guerre, hier triomphante, aujourd'hui désabusée et honteuse d'elle-même. Dans des décors efficaces et simples, sous des lumières mélancoliques, Éric Vigner dirige en liberté ses trois acteurs d'exception : Dominique Valadié, Frédéric Pierrot et Cécile Brune. Le texte n'en surgit que plus insolent et vif. Il nous murmure sans pathos, plutôt avec une ironie acidulée et élégante, nos impuissances, nos remords et regrets d'aujourd'hui. Un théâtre diablement au présent. Comme trop rarement ●

■ Le Firmament

[13 femmes en colère]

texte de Lucy Kirkwood, mise en scène
Chloé Dabert, avec Bénédicte Cerutti...

Le Parvis à Tarbes 01/12, Bayonne 10-11/01, Le Quai d'Angers-26/01, Chalon-sur-Saône 2-3/01, Comédie de Caen 8-9/02, Comédie de Valence 1-2/03, Comédie de Colmar 22-23/03

On est en Angleterre en 1759. Une jeune femme est condamnée à être pendue pour le meurtre d'une petite fille. Un jury de douze femmes est réuni pour déterminer si elle dit la vérité. La pièce de Lucy Kirkwood s'attache à suivre en temps réel la délibération de ces femmes en présence de l'accusée. S'il y a des résonances évidentes avec la pièce culte de Reginald Rose, *12 hommes en colère*, *Le Firmament* fait aussi écho aux *Sorcières de Salem* : le diable, la sorcellerie sont invoqués pour expliquer l'inexplicable, particulièrement tout ce qui est en lien avec le corps et le désir féminins. La mise en scène de Chloé Dabert, totalement accomplie, et portée par 13 comédiennes prodigieuses, plonge ces femmes du XVIIIe siècle dans un décor très contemporain mettant en évidence que les problématiques auxquelles elles sont confrontées sont toujours d'actualité. Quelle que soit leur condition sociale, elles se retrouvent toutes écrasées par la réalité de leur état de femmes. Les masques tombent au fur et à mesure. Elles sont bien loin d'accéder au firmament. Magnifique.

Hélène Chevrier

Le Firmament de Lucy Kirkwood, traduit par Louise Bartlett, éditions de L'Arche, mise en scène de Chloé Dabert.



Crédit photo : Victor Tonelli

Scénographie, réalisation *Pierre Nouvel*, création costumes *Marie La Rocca*, création lumière *Nicolas Marie*, création son *Lucas Lelièvre*. Avec *Elsa Agnès, Sélène Assaf, Coline Barthélémy, Sarah Calcine, Bénédicte Cerutti, Gwenaëlle David, Brigitte Dedry, Marie-Armelle Deguy, Olivier Dupuy, Andréa El Azan, Sébastien Eveno, Aurore Fattier, Asma Messaoudene, Océane Mozas, Léa Schweitzer, Arthur Verret*.

Mars 1759, à la frontière entre le Norfolk et le Suffolk, en pleine Angleterre rurale. Alors que tout le pays attend la comète de Halley en regardant le ciel, Sally Poppy, une jeune domestique de 21 ans, est condamnée à être pendue pour meurtre.

Elle prétend être enceinte : douze matrones sont dessaisies de leurs tâches ménagères pour former un jury populaire qui décidera de la vie de la jeune femme : la prévenue, dit-elle la vérité ou essaie-t-elle simplement d'échapper à la potence ?

Du 28 septembre au 8 octobre 2022 à 20h au *CENTQUATRE-PARIS*. Du 14 au 20 octobre 2022 (relâches les 16 et 17 octobre) à *La Comédie CDN de Reims*. Du 9 au 19 novembre 2022 (relâche le 15 novembre) au *Théâtre Gérard Philippe, CDN Saint-Denis*. Le 1^{er} décembre 2022, au *Parvis, Scène nationale de Tarbes*. Les 10 et 11 janvier 2023 à la *Scène nationale du Sud-Aquitain, Bayonne*. Les 25 et 26 janvier 2023 *Le Quai CDN d'Angers Pays de la Loire*. Les 2 et 3 février 2023 à *L'Espace des Arts, Scène nationale de Chalon-sur-Saône*. Les 8 et 9 février à la *Comédie de Caen Centre dramatique national de Normandie*. Les 1^{er} et 2 mars 2023, à la *Comédie de Valence CDN Drôme Ardèche*. Les 22 et 23 mars 2023, à la *Comédie de Colmar CDN Grand Est Alsace*.

Le Firmament de Lucy Kirkwood par Chloé Dabert

La rage des femmes avant l'émancipation



Mars 1759, à la frontière entre le Norfolk et le Suffolk, en pleine Angleterre rurale. Alors que tout le pays attend la comète de Halley en regardant le ciel - *le Firmament* -, rêve d'un avenir plus heureux, Sally Poppy, jeune domestique de 21 ans, est condamnée à être pendue pour meurtre.

Elle prétend être enceinte : douze matrones sont dessaisies de leurs tâches ménagères pour former un jury populaire qui décidera de la vie de la jeune femme : la prévenue, dit-elle la vérité ou essaie-t-elle simplement d'échapper à la potence ?

Ces femmes sont de condition sociale diverse, et vaquent ordinairement à d'autres tâches polir de l'étain, savonner les cols de chemise du mari, porter des seaux d'eau sur une palanche, réparer une robe à la lueur d'une bougie, changer un bébé qui hurle, récurer un sol avec du sable et des brosses, balayer encore avec un ballet de brindilles, utiliser une pierre à lisser pour défroisser le linge, battre un tapis...

Toutes, successivement à l'écran, apparaissent en solo, accomplissant humblement et naturellement leur domesticité. Et ce sont de beaux tableaux d'époque portraits ruraux en pied animés -, d'autant que les atours et les tenues seyantes et claires de la gent féminine sont dignes d'une véritable reconstitution historique de cinéma.

Visions de femmes bonnets et corsets - réduites à leurs tâches ancillaires. Pour l'occasion, d'un enfermement à l'autre, elles seront isolées dans une chambre obscure du palais de justice espace scénique paradoxalement blanc et lumineux qui met à

distance les conditions de retrait de ces figures, « sans viande, sans boisson, sans feu et sans bougie ». Elles décident ainsi d'une vie ou d'une mort.

Seul homme parmi elles et qui doit se taire expressément, un huissier de justice.

A l'extérieur, la foule réclame un sang qu'elle obtiendra, du fait, entre autres, d'un élément de la gent masculine. Et chaque fois que l'une des femmes ouvre la fenêtre, une rumeur grondante violence et menace pénètre le huis-clos protégé.

Mais à l'intérieur, les matrones se livrent à un combat acharné, où le diable n'est jamais loin. « Entre magie noire, inspiration gothique et réalisme social, Lucy Kirkwood déploie une fresque politique acérée aux accents contemporains, où se côtoient rapports de classe, patriarcat et peine capitale. » (Quatrième de couverture).

Seule la sage-femme, Elizabeth Luke, s'attache à défendre l'accusée que double une image énigmatique et infernale de sorcière incarnée. Elizabeth est consciente de ce pouvoir décisionnaire exceptionnel accordé à ses compagnes et à elle-même.

Dans *Le Firmament* de Lucy Kirkwood, le fonctionnement dramaturgique est comparable à celui de *Douze Hommes en colère* de Reginald Rose, sinon qu'il est entièrement féminin, cette fois.

Pour la metteuse en scène Chloé Dabert, directrice de La Comédie CDN de Reims -, la pièce de l'autrice et scénariste anglaise Lucy Kirkwood résonne avec notre contemporanéité - la justice, le déterminisme, le passé colonial, le patriarcat, la place des femmes et de leur corps, les tabous sur la maternité, la bonne conscience de la classe dominante, la haine du peuple envers les plus riches, le nationalisme...

Et les hommes n'en mènent pas large sur le plateau, des intrus plutôt négligeables.

Or, la langue de Lucy Kirkwood nouvelle écriture scénaristique des séries TV et cinéma -, aussi vive et vivante soit-elle, tonique et efficace, ne résonne pas, quant à elle, avec la profondeur symbolique théâtrale attendue sur un plateau distance et recul, importance des échos et des images, pour la mise en perspective d'une vision du monde, et l'échange vu comme un jeu réfléchi et une posture ludique existentielle.

Restent des dialogues de faux parler vrai -« Putain !... Merde alors ! » dont il ne faut pas abuser sur la scène qui n'a pas pour but d'exposer cette fausse vraie vie mais sa transposition. Ces points de vue, ces échanges pourraient durer sans jamais saillir.

Malgré tout, de beaux morceaux de bravoure individuels notamment, ceux de la sage-femme, remarquablement incarnée par Bénédicte Cerutti. Et toutes les comédiennes avec elles, sont pleines de vaillance Marie-Armelle Deguy, Océane Mozas et les autres figures/figurantes ensemble, et Andréa El Hazan, l'accusée.

Le public est enthousiaste, notamment les jeunes générations prises par le suspense et les tensions fabriquées de l'enquête policière qui leur sont plaisants l'attente de petites résolutions de la fable en cours qui ne font que s'accumuler en éloignant toujours davantage le dénouement ... cruel.

Un spectacle à la fois intéressant et quelque peu décevant avec un chœur talentueux d'actrices.

Le Firmament. Règlements de comptes pour jury féminin dans une société d'hommes.



© Victor Tonelli

Entre événement astronomique et déflagration sociale, cette pièce d'une des enfants terribles du théâtre anglais d'aujourd'hui nous plonge dans un dix-huitième siècle aux relents fortement contemporains.

Elles sont treize à table, enfermées dans une salle coupée de l'extérieur que garde un huissier. Douze femmes habilitées à décider si la treizième, Sally Poppy, doit mourir. Sally était domestique. Une vie de pauvreté, de privations et de corvées. Coupable du meurtre particulièrement violent de la fille de ses maîtres, elle a été condamnée à la pendaison. Mais Sally clame haut et fort qu'elle est enceinte. La protection de la vie étant sacrée, on ne peut l'exécuter. Si elle dit vrai, c'est l'exil, au lieu de la mort, qui l'attend. Cependant les juges doutent de la véracité de ses propos. Pour une fois, ils se déclarent incompetents et demandent à un jury de douze femmes de statuer.



© Victor Tonelli

Une galerie de portraits comme un raccourci du monde

Ces femmes qui tiennent entre leurs mains le sort de la jeune fille sont de tous âges. Elles appartiennent à toutes les classes de la société, maîtresses et domestiques, paysannes et citadines, et leur langage, châtié ou populaire, voire populacrier, comme leur attitude, traduit leur condition. L'une s'inquiète des poireaux qui lui restent à ramasser et voudrait hâter le mouvement, d'autres profitent de cette parenthèse qui les place, pour une fois, au premier rang. La pièce souligne la situation exceptionnelle qui leur accorde ce pouvoir de mort qui est l'apanage des hommes. Libres de toute tutelle, elles ont la possibilité de choisir leur comportement sans rendre des comptes, mais aussi d'abuser de leur position et c'est l'un des enjeux dont elles débattent. Sally leur oppose sa hargne et sa colère. Vindicative, emportée, elle s'est érigée en ange exterminateur, madré, plein de ruse, pour qui tous les arguments sont bons pour garder la vie sauve.



© Victor Tonelli

La comète comme une perturbation de l'ordre du monde

Ce monde, justement, est marqué par le passage de la comète de Halley. La présence de la comète est documentée depuis le VII^e siècle avant notre ère. Si Edmund Halley, au Siècle des Lumières, en fait un objet de science, démontre que son arrivée correspond à un cycle périodique de soixante-seize ans et prédit son passage en 1758 (en fait, ce sera 1759), la croyance populaire ne cesse de lui attribuer une valeur symbolique forte. L'arrivée de la comète annonce ou engendre, dit-on, de grandes catastrophes ou des changements historiques importants le débarquement de Guillaume le Conquérant en Angleterre n'a-t-il pas lieu en 1066, année de l'un des passages de la comète ? Le choix par l'autrice de 1759 comme date où elle situe l'action n'obéit donc pas au hasard. Sa pièce souligne le caractère exceptionnel du contexte dans lequel elle se déroule et toutes les idées reçues qui s'y rattachent. Elle décrit un moment où le monde vacille sur ses bases, où un « jury de matrones » tient le sort du monde entre ses mains, où les éléments se déchaînent, comme pour en révéler le dérèglement, et où les populations, livrées à la dictature de l'opinion publique, appellent au lynchage.



© Victor Tonelli

Dirty girls in a dirty world

Justice partielle, déterminisme, patriarcat, tabous sur la maternité, bonne conscience de la classe dominante et haine du peuple envers les plus riches sont ici complétés par le colonialisme qui s'ébauche en toile de fond. 1759 est aussi l'année où l'Angleterre remporte des victoires significatives aux Caraïbes, en Inde et au Canada. Et, pour faire bonne mesure, l'autrice ne nous donne pas l'espoir de trouver une héroïne « positive » dans ce monde chamboulé : les personnages ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent, les vernis craquent et même la sage-femme, la seule à se faire l'avocat de la défense de la meurtrière, a ses zones d'ombre. « Je trouve Lizzie beaucoup plus intéressante si le costume est sale », dit Lucy Kirkwood. « Que nos héroïnes soient propres et parfaites, ajoute-t-elle, [...] est une conception masculine [...] et je ne vois pas de grand progrès dans le fait que nous parachutons des actrices dans les films Marvel [...] on ne fait que changer la cerise sur le gâteau ; on ne change pas le gâteau. » *Le Firmament* propose un autre scénario, celui d'un dynamitage bienvenu des poncifs et des credo. Une entreprise de démolition systématique non exempte de rires salutaires qui ne masquent pas l'actualité du message de la pièce mais, au contraire, l'amplifient et le mettent en perspective.



© Victor Tonelli

Le Firmament de Lucy Kirkwood S Traduction Louise Bartlett

S Mise en scène **Chloé Dabert** S Avec **Elsa Agnès, Sélène Assaf, Coline Barthélémy Sarah Calcine, Bénédicte Cerutti, Gwenaëlle David, Brigitte Dedry, Marie-Armelle Deguy, Olivier Dupuy, Andréa El Azan, Sébastien Éveno Aurore Fattier, Asma Messaoudene, Océane Mozas, Léa Schweitzer et Arthur Verret** S Assistanat à la mise en scène **Virginie Ferrere** S Scénographie, réalisation **Pierre Nouvel** S Création costumes **Marie La Rocca** S Création lumière **Nicolas Marie** S Création son **Lucas Lelièvre** S Régie générale **Arno Seghiri** S Atelier décor Ateliers du **Théâtre** de Liège S Atelier costumes **Peggy Sturm, Magali Angelini, Bruno Jovet et Élise Beaufort** S Maquillage **Judith Scotto** S Accessoires **Marion Rascagnères** S Stagiaire assistante à la mise en scène **Mégane Arnaud** S Stagiaires atelier costumes **Marion Chevron, Camille Debas Gauharou et Cléo Pringigallo** S Tournage film **Mohamed Megdoul**, cadreur **Raphael Dallaporta**, chef opérateur **Thomas Lanza**, assistant réalisateur **Figurants Léone Lagrange, Misha Charmillot-Ferrere** S Durée estimée 3h, entracte inclus S À partir de 15 ans S **Création** le 28 septembre au CENTQUATRE - PARIS S **Production** La **Comédie** - CDN de Reims S **Coproduction** **Théâtre** de Liège - DC&J Création, Comédie de Caen CDN de Normandie, **Théâtre** Gérard Philipe, Centre Dramatique National de Saint Denis, Scène nationale du Sud-Aquitain, Théâtrere la Cité CDN Toulouse Occitanie, Le Parvis scène nationale de Tarbes-Pyrénées, Le Quai - Centre dramatique national Angers Pays de la Loire S **Soutiens** Tax Shelter du Gouvernement fédéral de Belgique et Inver Tax Shelter, le Centquatre-Paris S Avec la participation artistique du Jeune **théâtre** national S L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

Dabert-Kirkwood, rencontre céleste



Au Centquatre, où elle est artiste résidente, la directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert, fait honneur au *Firmament*, texte percutant de Lucy Kirkwood en forme de thriller juridique féminin et sombre.

Un son de drone hante le fond sonore de la pièce de Chloé Dabert, comme un moyen d'entretenir une ambiance tendue et fébrile tout au long de la pièce, mais aussi peut-être de rappeler le caractère fabriqué de cette parabole qui emprunte autant à l'histoire de l'Angleterre de la seconde moitié du XVIIIe siècle qu'à l'écriture cinématographique et sérielle contemporaine. Le parti-pris de la metteuse en scène, qui consiste à plonger ces femmes en costumes paysans dans une tension électrique, voire électronique, s'avère probant : durant ses trois heures, la pièce, bien que bavarde, déroule sans lasser le portrait choral de douze femmes choisies au hasard pour constituer le jury populaire qui décidera du sort d'une jeune femme accusée du meurtre d'un enfant.



La justice et le ménage

Circonscrivant l'utilisation de la vidéo à quelques séquences projetées, la pièce commence à écran tombé et plonge les spectateurs la tête la première dans un ciel nocturne. La récurrence du motif céleste rappelle de manière ludique qu'un même ciel relie le présent et le passé ainsi de la comète de Halley qui orbite au-dessus des têtes des protagonistes et dont le passage dans le ciel de 1759 n'est que le quatrième plus récent en date. Le rideau se lève. Scène de ménage sombre et crépusculaire : la jeune Sally Poppy rentre chez elle, la robe maculée d'un sang qui n'est pas le sien. Elle annonce à son mari qu'elle le quitte ; il la frappe. Écran. Un montage crescendo introduit les douze ménagères au travail, chacune à sa tâche savonner le linge, plumer le faisán, changer le bébé. Et si elles se détournent, tour à tour, de leur travail, répondant du regard à un appel ineffable, elles ne cesseront, tout au long de la pièce, d'être ramenées au concret leurs vies et au travail domestique qui les attend derrière les murs de cette pièce mal entretenue du palais de justice.

Revers de *Douze hommes en colère* qui donnaient leur titre à la pièce de **Reginald Rose** adaptée en 1957 par **Sidney Lumet**, ce jury féminin met en avant comment ces conditions matérielles interfèrent avec le devoir moral qu'Elizabeth Luke, l'une des protagonistes, exhorte tant bien que mal ses consœurs à respecter. La vie d'une femme est entre leurs mains, selon que le jury atteste ou non de la grossesse plaidée par l'accusée. Mais il y a aussi des poireaux à récolter dans le champ avant la tombée de la nuit, au risque de se voir rouée de coups. L'examen de leur propre condition simultanément à l'exercice de ce pouvoir exceptionnel est au centre des discussions de la petite pièce du palais de justice. Et dans cet espace sous pression, la violence se révèle dans des formes multiples, à la fois subie et perpétrée par les jurées elles-mêmes.



Autrice à suivre

L'écriture de **Lucy Kirkwood**, jeune autrice jusqu'alors peu jouée en France (et mise en scène simultanément par **Éric Vignier** dans *Les Enfants* au Théâtre de l'Atelier), impose dès les premières minutes du *Firmament* un style à la fois tranchant et poétique, avançant sur le fil tragi-comique avec une habileté et une vigueur remarquables. Mêlant, en version originale, les dialectes anglais du XVIIIe à une parole moderne, la pièce assume une part d'impureté qu'épousent au plateau les choix de **Chloé Dabert**. Servie par un bel ensemble de **comédiennes** et de comédiens (en premier rang, une **Bénédicte Cerutti** vibrante dans son rôle de protagoniste révoltée) et le décor froid de **Pierre Nouvel**, sa mise en scène épurée s'aventure parfois aux frontières du kitsch : voir comment *Running Up That Hill* de **Kate Bush**, tube baroque ravivé il y a peu par la série *Stranger Things*, s'invite dans cette Angleterre d'un tout autre temps. Mais c'est aussi dans ces débordements que la metteuse en scène associée au CDN honore la part ludique, joueuse présente dans le texte. Et donne ainsi corps à l'étrangeté d'un monde où la liberté est un lointain mystérieux, chaotique, céleste.

Femmes entre elles

Posted by Ariane Issartel on mardi, octobre 4, 2022 · [Leave a Comment](#)



(c) Victor Tonelli

Au Centquatre, Chloé Dabert défend avec *Le Firmament* un théâtre de l'amour du texte, avec une direction d'acteur.ices au cordeau autour d'un sujet féministe et coup-de-poing. Une belle claque de virtuosité et de maîtrise, qui fait entendre au mieux la langue ciselée de Lucy Kirkwood, aux prises avec un sujet douloureux que l'on reçoit de plein fouet. Cela se passe dans le sang et le lait, là où les secrets de la vie et de la mort se rejoignent...

Dans un village anglais, quelque part au XVI^e siècle. Une femme est suspectée d'avoir été complice d'un crime odieux : le meurtre d'une petite fille. Pour échapper à la corde, elle prétend être enceinte. Un tribunal de douze femmes est alors convoqué pour attester de la véracité de la chose, et disculper ainsi la prétendue coupable en la condamnant « uniquement » à l'exil... Dans cette pièce écrite en 2020, Lucy Kirkwood, dans la grande tradition britannique ouverte par Caryl Churchill, convoque un sujet historique dans une langue moderne, nerveuse et sans archaïsme, qui fait résonner cet épisode avec des questions contemporaines : la place des femmes, le corps féminin, la sororité, la maltraitance, et une certaine idée de la justice.

Douze femmes en colère

Elles sont douze femmes d'origines diverses, bourgeoises ou paysannes. Parmi elles, une sage-femme, qui les connaît toutes intimement : elle a soigné les règles douloureuses des unes (les « lunes »), fait accoucher les autres, essuyé leurs larmes et entendu leurs confessions, sans jugement. On pourrait croire à un *Douze hommes en colère* au féminin, mais Lucy Kirkwood a voulu éviter le côté « col-blanc » de l'homme parfait qui retourne toute l'assistance : ici, nous sommes chez les femmes, elles s'inquiètent de leurs travaux domestiques, de leurs poireaux qu'il faut ramasser avant le soir, ou encore de leur légitimité... Et la sage-femme Lizzie (sublime Bénédicte Cerutti), qui pourrait occuper le rôle de Henry Fonda, est renvoyée plusieurs fois à sa condition : elle a les mains sales, une lessive qui l'attend, et les femmes la respectent autant qu'elles s'en méfient d'en savoir tant sur leurs maux secrets.

Tous les âges de la vie des femmes sont représentés sur une scène qui navigue du terrain de bataille à l'espace de parole.



(c) Victor Tonelli

Le sujet offre une grande possibilité de digression et d'exploration de ce grand mystère féminin de la maternité : les femmes étant réunies pour déterminer si la suspecte est enceinte, le débat dévie très rapidement sur les expériences personnelles de chacune. Car les jurées sont aussi d'âges différents : de la jeune mariée enceinte de son premier enfant à la vieille femme brusque rompue à ces histoires, en passant par la tout juste ménopausée victime de bouffées de chaleur et celle qui confie douloureusement sa stérilité, tous les âges de la vie des femmes sont représentés sur une scène qui navigue du terrain de bataille à l'espace de parole. On devine aussi que les occasions sont rares pour que ces femmes se parlent enfin, se parlent vraiment, hors de tout tabou... On en oublierait presque le greffier, tenu au silence absolu jusqu'au verdict, et à qui les femmes infligent joyeusement le récit de leurs menstrues et accouchements difficiles. « Tu ne donnes pas ton avis, on donne notre avis », lui martèle Lizzie dès qu'il tente d'intervenir. Pour une fois, la parole est du côté des femmes, et elles comptent bien en profiter. Ce huis-clos, si théâtral, dessine l'espace de possibilité politique d'un dialogue qui pourrait résoudre bien des problèmes, dès qu'on commence à partager les expériences... Mais les hommes ne sont pas loin, et dès qu'un médecin mâle se présente, avec sa chemise blanche et ses outils en métal froid, on lui laisse la place – au grand dam de Lizzie.

Le luxe de la parole

La seconde partie de la pièce, plus sombre, ne nous laisse guère d'espoir sur le sort de la prisonnière et aussi des autres femmes. L'espace fragile du huis-clos est régulièrement rompu par l'ouverture des fenêtres : on entend alors le grondement de la foule amassée, qui réclame sa part de mort (soulignons d'ailleurs la belle création sonore de Lucas Lelièvre, à la métrique inéluctable). Ce rappel constant à la violence du dehors nous fait sentir l'absolue nécessité de ce qui se trame dans cette pièce, et aussi son extrême fragilité. Ce monde de pouvoir au jugement rapide n'a pas accès à la subtilité du débat auquel nous sommes conviés, et s'inquiète bien plus du passage imminent de la comète de Halley – comme le dit l'une des femmes : « comment se fait-il que l'on connaisse mieux un événement du cosmos que le corps d'une femme ? » (A cette réplique, quelqu'un dans le public a applaudi.) Dans cette pièce au sol et aux murs blancs, dans l'esthétique si nette et pure du scénographe Pierre Nouvel, une autre histoire pourrait s'écrire. Mais leur on laissera-t-on le temps ? Il faudrait revenir, recommencer le débat, avancer. La parole est un luxe volé au carcan domestique. L'une des femmes peine à partir une fois le verdict rendu : « c'était bien de ne pas être à la maison toute la journée... » Car il a fallu, pour toutes, interrompre leurs tâches quotidiennes pour cette activité exceptionnelle, loin de leurs maris et de leurs enfants, indépendantes enfin ; il a fallu laisser le fer à repasser, la poule à plumer ou le linge à étendre pour devenir une assemblée. Chloé Dabert nous le montre bien, en interrompant dans une séquence filmée chaque femme en plein travail, dans une esthétique de tableaux en clair-obscur – un peu comme si on avait forcé la Laitière de Vermeer ou la Repasseuse de Degas à descendre de leurs cadres pour se mettre à parler.

La parole est un luxe volé au carcan domestique.

Il a fallu laisser le fer à repasser, la poule à plumer ou le linge à étendre pour devenir une assemblée.

Et la parole s'échappe avec urgence des bouches, dans un débit nerveux et serré, avec un effet de ping-pong stimulant sur ce réjouissant plateau si peuplé, si vivant. Bientôt, les bouches seront à nouveau réduites au silence et les corps soumis au travail, qui érode les volontés et les insoumissions. On se sent pressé par le temps, tenu par la tension des

corps et le rythme des échanges qui ne se relâche pas pendant les trois heures de spectacle. Et si la conclusion en est douloureuse, on repart avec l'envie de continuer la lutte, féroce.



(c) Victor Tonelli

- *Le Firmament*, de Lucy Kirkwood, mise en scène de Chloé Dabert, au Centquatre jusqu'au 8 octobre, puis à la Comédie de Reims du 14 au 20 octobre, et au Théâtre Gérard-Philippe (Saint-Denis, 93) du 9 au 19 novembre 2022

LE CENTQUATRE-PARIS

C'est une habituée des écritures d'outre-Manche. Fidèle à l'oeuvre de Dennis Kelly, dont elle a créé plusieurs textes, la metteuse en scène Chloé Dabert investit aujourd'hui une pièce de l'Anglaise Lucy Kirkwood. Un drame historique qui nous plonge dans l'Angleterre du XVIIIème siècle pour dénoncer l'assujettissement des femmes dans les sociétés patriarcales.

Chloé Dabert aime les auteurs qui racontent des histoires, qui construisent des narrations offrant des portes d'entrée multiples aux lecteurs et aux publics. C'est le cas de Lucy Kirkwood, autrice anglaise née en 1984, dont la directrice du **Centre dramatique national de Reims** met en scène au CENTQUATRE-PARIS Le Firmament (pièce publiée chez L'Arche Editeur). Nous voici partis en 1759, dans une petite ville de province anglaise, à la frontière entre le Norfolk et le Suffolk. Une fillette de 11 ans, appartenant à une famille de notables, a été retrouvée morte, découpée en morceaux. Un homme venu d'ailleurs, jugé coupable du crime, vient d'être pendu. Sa maîtresse, une jeune domestique mariée à un paysan du coin, est accusée d'avoir participé au meurtre. Elle vient elle-même d'être condamnée à mort. Mais elle affirme être enceinte, ce qui pourrait lui permettre d'échapper à la peine capitale. Le juge demande à douze mères de famille de se réunir en huis-clos pour statuer sur la grossesse présumée. S'en suit une longue succession de débats entre ces femmes de générations, de natures et d'origines diverses.

Un meurtre, une grossesse et des coups de théâtre

A la tête d'une troupe impressionnante de treize comédiennes et trois comédiens, Chloé Dabert donne vie à cette histoire à travers un travail de plateau remarquable. La metteuse en scène crée un grand spectacle populaire qui installe le drame historique de Lucy Kirkwood dans un univers mêlant stylisation et réalisme. Vêtus de costumes d'époque, les personnages hauts en couleurs du *Firmament* se détachent de façon charnelle au sein de l'espace épuré imaginé par Pierre Nouvel. Le talentueux scénographe, aussi réalisateur, signe les films oniriques qui introduisent chacun des deux actes. Ainsi, cette fable à suspens avance impeccablement durant près de trois heures, ménageant moments de suspens et coups de théâtre, déployant accents humoristiques et dramatiques. On se laisse happer par cette réflexion sur la place faite aux femmes, hier comme aujourd'hui, au sein de sociétés organisées par et pour les hommes. *Le Firmament* questionne aussi les errements de la justice, les conditionnements de classe, les faiblesses des tempéraments... Tout cela serait entièrement réussi si le texte ne laissait apparaître, par moments, quelques ficelles. Scénariste pour la télévision, Lucy Kirkwood cherche également au théâtre à résoudre chaque situation. Son écriture dramatique gagnerait à davantage d'ellipses et moins de rebondissements.

/ critique / Le Firmament : les treize femmes puissantes de Chloé Dabert



[\[https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2022/09/chloe-dabert-monte-le-firmament-de-lucy-kirkwood-au-centquatre-paris-scaled.jpg\]](https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2022/09/chloe-dabert-monte-le-firmament-de-lucy-kirkwood-au-centquatre-paris-scaled.jpg)

Photo Victor Tonelli

En s'emparant avec force de la pièce coup de poing de Lucy Kirkwood, la metteuse en scène donne à voir, et à entendre, au 104-Paris, le

spectacle le plus féministe et sororal de cette rentrée.

Le calendrier théâtral accouche parfois d'heureux hasards. Alors que, depuis plusieurs jours, Éric Vigner, Cécile Brune, Dominique Valadié et Frédéric Pierrot permettent aux *Enfants* de Lucy Kirkwood de faire leurs premiers pas en France sur le plateau du Théâtre de l'Atelier [<https://sceneweb.fr/cecile-brune-frederic-pierrot-et-dominique-valadie-dans-les-enfants-de-lucy-kirkwood/>], c'est à un autre texte puissant de la dramaturge britannique que Chloé Dabert s'attaque, à quelques kilomètres de là, au 104-Paris. **Après avoir interrogé les illusions d'une génération qui avait cru au progrès infini et à la liberté absolue, sur fond de désastre écologique, l'autrice s'empare dans *Le Firmament* d'un autre sujet sociétal brûlant d'actualité, la condition féminine, qu'à travers cette pièce aux atours historiques, elle ausculte de la plus vigoureuse, et poignante, des manières.**

Son ancrage, Lucy Kirkwood le trouve au XVIIIe siècle, en mars 1759 pour être précis, à la frontière entre le Norfolk et le Suffolk, en plein cœur de l'Angleterre rurale. Tandis que tous les habitants ont les yeux rivés vers le ciel en attendant le passage de la comète de Halley – qui, depuis, n'est jamais reparue dans nos cieux, comme un symbole de la proximité de cette époque avec la nôtre –, **Sally Poppy, une domestique âgée de 21 ans, est condamnée à mort pour le meurtre de la fille d'un Lord**. Si son sort est déjà scellé par la justice, la jeune femme « *plaide le ventre* » ou, pour le dire autrement, affirme être enceinte, ce qui, si cela était confirmé, lui permettrait

d'échapper à la pendaison, et de voir sa peine commuée en exil à vie. Afin d'en avoir le cœur net, douze femmes sont convoquées par le tribunal local pour former un jury populaire. Avec un air de *Douze hommes en colère*, elles se retrouvent enfermées dans une salle, « *sans nourriture, boisson, feu, ni chandelle* », et sans autre expertise que leur propre expérience de femme, pour statuer sur la condition de Sally, que l'une d'entre elles, Elizabeth, l'accoucheuse de la quasi-totalité de ces mères, défend plus ardemment que d'autres.

À travers les échanges, souvent houleux, de ces « *matrones* », saupoudrés de traits d'humour pince-sans-rire, c'est à un portrait de la société d'hier, mais aussi d'aujourd'hui, que Lucy Kirkwood se livre. Insuffisamment éduquées, dévolues aux tâches domestiques – de la couture au port de seaux d'eau, du battage de tapis à la confection du pain, de la cuisine au ménage en passant par la lessive à la main –, soumises aux *desiderata* d'hommes tout-puissants, cantonnées à leurs rôles d'épouse et de mère, elles peinent à exister par et pour elles-mêmes dans le carcan social où elles ont été enfermées à double tour. Pour elles, les délibérations de ce jury populaire, aiguillonnées par le personnage d'Elizabeth, apparaissent, tout à la fois, comme un acte d'affirmation, de libération et d'élévation individuelle, propulsé par ce petit morceau de pouvoir que la gent masculine a, pour une fois, et apparemment, bien voulu leur céder.

En creux, se dessinent aussi des résonances fortes avec les combats féministes actuels, qu'ils aient trait au traitement du corps féminin, et à sa méconnaissance crasse – « *Je trouve très*

curieux qu'on en sache plus sur les mouvements d'une comète à des milliers de kilomètres d'ici que sur le fonctionnement du corps d'une femme », ironise l'une d'elles –, à la domination patriarcale qui exerce sa tutelle intellectuelle, maltraite psychologiquement et/ou physiquement les femmes, jusqu'en à en faire parfois des êtres sous emprise, mais aussi à cette charge mentale qui occupe leur esprit et transforme leur vie en sacerdoce. Si toutes ne sont pas des saintes, empêtrées dans les non-dits et acculées par le corps social à commettre, en secret, des actes moralement et/ou judiciairement répréhensibles, elles révèlent leur statut d'héroïnes silencieuses du quotidien, et s'imposent comme les piliers d'une société où elles mènent des combats pied-à-pied, corps-à-corps, souvent en solitaire, alors que les hommes, judicieusement réduits au silence, sont tout juste bons à éructer leur soif de sang sous les fenêtres du tribunal.

Cette pièce chorale, empreinte de réalisme social et de magie noire, en écho lointain, sans doute, à la figure de la sorcière, Chloé Dabert s'en empare avec une force et une radicalité certaines. Dans son espace scénographique, conçu par Pierre Nouvel, la metteuse en scène combine les deux époques qui, progressivement, se superposent : aux superbes costumes de Marie La Rocca les oripeaux du XVIIIe siècle, au décor tout en noir et blanc l'épure de notre monde contemporain. Armée d'une réelle maîtrise du plateau, elle profite du chapitrage de Lucy Kirkwood pour alterner les styles et s'adonner, avec parcimonie, à quelques séquences vidéos qui ne sont pas sans entrer en résonance avec l'écriture cinématographique de l'autrice

britannique. Soutenues par une mise en scène qui dose ses effets pour ne jamais en faire trop, tout en réussissant à faire monter la tension et la pression, les treize comédiennes se présentent comme autant de femmes puissantes. Emmenées par **Bénédicte Cerutti**, incandescente en féministe d'avant-garde, et **Andréa El Azan**, vibrante en condamnée blessée et révoltée, toutes parviennent à profiter de l'élan du groupe, peu à peu uni par une force sororale – dont l'air de Kate Bush, *Running Up That Hill*, fredonné à l'unisson, est la manifestation la plus sensible –, et à offrir une individualité particulière à chacune. **En ressort un spectacle fort, intense et réflexif à bien des égards, qui s'impose, assurément, comme l'un des meilleurs de cette rentrée.**

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Le Firmament de Lucy Kirkwood à partir du 28 septembre 2022 au 104



Le Firmament est une pièce de théâtre de **Lucy Kirkwood**, mise en scène **Chloé Dabert** que l'on pourra découvrir à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 08 octobre 2022 au **CENTQUATRE-PARIS**.

Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, douze femmes sont arrachées à leur quotidien pour intégrer un jury populaire. Ce récit captivant, empreint d'une grande modernité, donne aussi à entendre les résonances d'enjeux contemporains.

Empruntant le chemin du drame juridique, *Le Firmament* campe un jury de douze femmes d'âges et de conditions très différentes, chargées de décider du sort d'une jeune domestique, Sally Poppy. Condamnée à mort pour meurtre, cette dernière affirme être enceinte afin d'éviter la peine capitale. Ancrée dans l'Angleterre de 1759, cette pièce de l'autrice britannique Lucy Kirkwood trouve dans son écriture libre, drôle et brutale, une modernité incisive et politique. La metteuse en scène Chloé Dabert y fait résonner des problématiques contemporaines, liées à la justice, au patriarcat et aux rapports de classe.

Cet art de nouer un récit haletant inspiré du cinéma et des séries tout en élargissant la focale à des préoccupations largement partagées aujourd'hui, est un trait saillant du travail de Lucy Kirkwood, déjà remarqué dans *The Children* (2018) ou *Chimerica* (2013). Avec *Le Firmament*, Chloé Dabert aujourd'hui directrice de la Comédie Centre dramatique nationale de Reims poursuit son exploration des dramaturgies britanniques contemporaines, entamée avec plusieurs pièces de Dennis Kelly.

LE CENTQUATRE PUIS TOURNÉE /
TEXTE DE LUCY KIRKWOOD /
MISE EN SCÈNE CHLOÉ DABERT

Firmament

Chloé Dabert porte sur scène la dernière pièce de la Britannique Lucy Kirkwood, inédite en France. Situé dans l'Angleterre de 1759, ce drame mettant en scène un jury de 12 femmes remue bien des sujets contemporains.



© Victor Tomelli

Firmament mis en scène par Chloé Dabert.

Après avoir monté quatre pièces de Dennis Kelly, c'est avec une autrice beaucoup moins connue en France que Chloé Dabert, directrice de la Comédie de Reims, poursuit son exploration des dramaturgies britanniques contemporaines. Ce qui séduit la metteuse en scène dans l'univers de Lucy Kirkwood, c'est « *la finesse des rapports entre les personnages et la façon dont l'humour finit toujours par nous amener vers le drame* ». Lequel se situe dans *Firmament* dans l'Angleterre de 1759. Au moment où tout le monde attend la comète de Halley, la pièce met en scène le procès intenté à Sally Poppy, jeune domestique accusée du meurtre d'une enfant de notables. La grossesse qu'elle annonce la sauvera-t-elle ? Un jury populaire de neuf femmes est réuni, dans un contexte de domination masculine, pour en décider. Une belle et rare occasion pour Chloé Dabert de porter seize artistes au plateau, dont treize femmes.

Anaïs Heluin

Lé Centquatre-Paris, 5 rue Curial, 75019 Paris.

Du 28 septembre au 8 octobre 2022 à 20h.

Relâche les 2 et 5 octobre. Tel: 01 53 35 50 00

/ 104.fr. // Également du 14 au 20 octobre

à **La Comédie – CDN de Reims**, du 9 au 19 novembre au **Théâtre Gérard Philippe, CDN de Saint-Denis...**

Le Firmament

Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, Sally Poppy, une jeune domestique, est accusée de meurtre et condamnée à la peine capitale. Pour tenter d'échapper à ce sort funeste, elle déclare qu'elle est enceinte. Douze femmes sont alors désignées pour constituer un jury populaire chargé de déterminer si l'accusée dit vrai. Mais comment, à cette époque, prouver sa grossesse ? En mettant en scène *Le Firmament* de Lucie Kirkwood, Chloé Dabert soulève des questionnements très actuels autour de la justice et du patriarcat, donnant une nouvelle teinte au texte de l'écrivaine britannique.

Du 28 septembre au 8 octobre 2022

Le Centquatre

Réservations : 01 53 35 50 00

www.104.fr

REVUE DE PRESSE LE FIRMAMENT LUCY KIRKWOOD / CHLOÉ DABERT

Chloé Dabert met en scène *Le firmament* de Lucy Kirkwood



La pièce se déroule en 1759 à l'est de l'Angleterre. Un groupe de femmes qui vaquent à leurs tâches ménagères est coopté pour constituer un « jury de mères de famille ». Enfermées dans une pièce du palais de justice local, sous le regard d'un huissier contraint au silence, elles doivent déterminer si une jeune femme, condamnée à être pendue pour meurtre, est enceinte ou non. Selon les lois de l'époque, seule la confirmation de sa grossesse pourrait la faire échapper à la peine de mort.

Amatrice des dramaturgies britanniques contemporaines et de leurs partitions textuelles à la précision d'orfèvre, la metteuse en scène Chloé Dabert nous fait découvrir, avec *Le Firmament* de Lucy Kirkwood, autrice britannique née en 1984, une histoire puissante à l'intrigue savamment construite. Le suspense et l'urgence y sont omniprésents, à travers une langue libre, faite de brutalité, d'humour et de modernité.

C'est l'occasion pour elle de réunir pour une grande forme théâtrale seize comédiennes et comédiens d'âges et d'origines différents.

Placées dans une situation extraordinaire et sous tension, ce ne sont plus douze hommes en colère mais douze femmes ordinaires et imparfaites qui doivent décider du sort de l'accusée. Les questions de pouvoir et de justice se mêlent alors aux préoccupations pratiques comme le ménage et la dentition des bébés, tandis que la mission de ces femmes exige une discussion franche sur le corps féminin.

Justice, patriarcat, place des femmes, tabous sur la maternité, bonne conscience de la classe dominante, haine du peuple envers les plus riches, nationalisme... *Le Firmament* tisse des liens entre les temps et les lieux. Saisissant les réalités

désordonnées de la vie, mêlant tragédie et comédie, la pièce fait résonner brillamment des thèmes toujours d'actualité.

Le firmament

de Lucy Kirkwood

mise en scène de Chloé Dabert

AVEC Elsa Agnès, Sélène Assaf, Coline Barthélémy, Sarah Calcine, Bénédicte Cerutti, Gwenaëlle David, Brigitte Dedry, Marie-Armelle Deguy, Olivier Dupuy, Andréa El Azan, Sébastien Éveno, Aurore Fattier, Asma Messaoudene, Océane Mozas, Léa Schweitzer, Arthur Verret

TRADUCTION Louise Bartlett

SCÉNOGRAPHIE Pierre Nouvel

LUMIÈRE Nicolas Marie

SON Lucas Lelièvre

COSTUMES Marie La Rocca

ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Virginie Ferrere

RÉGIE GÉNÉRALE Arno Seghiri

RÉALISATION DU DÉCOR Ateliers du Théâtre de Liège

RÉALISATION DES COSTUMES Magali Angelini, Élise Beaufort, Bruno Jovet, Peggy Sturm

STAGE À L'ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Mégane Arnaud

STAGE AUX ATELIERS COSTUMES Marion Chevron, Camille Debas Gauharou

Film

RÉALISATION Pierre Nouvel

CADRAGE Mohamed Megdoul

CHEF OPÉRATEUR Raphael Dallaporta

ASSISTANAT AU RÉALISATEUR Thomas Lanza

FIGURANTS Léone Lagrange, Misha Charmillot-Ferrere

Nos plus vifs remerciements aux costumières Elisabeth Kinderstuth du Théâtre National de Strasbourg, Nathalie Trouvé du Théâtre de la Cité de Toulouse et Ouria Khouhli de la Comédie de Saint-Étienne.

Production Comédie CDN de Reims.

Coproduction Théâtre de Liège DC&J Création ; Comédie de Caen CDN de Normandie ; Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis ; Scène nationale du Sud-Aquitain ; Théâtre de la Cité CDN Toulouse Occitanie ; Le Parvis scène nationale de Tarbes-Pyrénées ; Le Quai CDN Angers Pays de la Loire.

Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement fédéral de Belgique ; d'Inver Tax Shelter ; du CENTQUATRE-PARIS.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

Du 28 septembre au 8 octobre 2022, CENTQUATRE PARIS

Du 14 au 20 octobre, Comédie, centre dramatique national, Reims

Du 9 au 19 novembre, TGP Saint-Denis

Le 1er décembre, Le Parvis, scène nationale, Tarbes-Pyrénées

Les 10 et 11 janvier 2023, scène nationale du Sud-Aquitain, Bayonne



© Victor Tonelli

PRESSE RÉGIONALE

COMÉDIE DE COLMAR

Treize étoiles
au firmament

Sally Poppy (Andréa El Azan) est visitée par la plus ancienne des matrones. Est-elle porteuse d'un enfant vivant ? Photo Victor TONELLI

Un public enthousiaste a accueilli, ce jeudi à la Comédie de Colmar, la pièce judiciaire de Lucy Kirkwood *Le Firmament*. Treize actrices magnifiques ont porté un texte d'aujourd'hui et d'avant dans la mise en scène drôle et tragique de Chloé Dabert.

Evidemment inspiré par le film procès de Sydney Lumet (*Douze hommes en colère* 1957), lui-même adapté de la pièce de Reginald Rose (1954), *Le Firmament* raconte une histoire complexe aux multiples entrées. Avec beaucoup d'intelligence et de modernité, Lucy Kirkwood évoque la condition des femmes dans une ville de province anglaise en 1759 sans nous plomber avec des leçons de morale à trois balles.

Une jeune domestique, corvéable à merci, est accusée d'avoir participé avec son amant au meurtre sauvage d'un enfant de famille riche. En annonçant qu'elle est enceinte, elle peut commuer sa peine capitale en exil. « Plaider le ventre » selon la loi de l'époque permet d'avoir la vie sauve.

Pour savoir si elle dit vrai, un jury de ménagères interrompues dans leur labeur quotidien est convoqué par le tribunal. Réunies dans une salle fermée « sans viande, sans boisson, sans feu, sans bougie », elles vont devoir se prononcer à l'unanimité, sous l'œil d'un huissier obligé de rester muet.

Les conversations seront furieuses, les témoignages contradictoires, les âmes vengeresses, les déliérations confuses, tandis que la

foule vocifère et que la comète de Halley survient (prochaine apparition le 28 juillet 2061...).

Avant le dénouement, un magnifique moment choral, a capella et en canon

La sage-femme (Bénédicte Cerutti), qui tenait tous les secrets, craque à son tour, la présidente du jury, de même. La commission d'un médecin armé d'un speculum façon David Cronenberg achève de lever le mystère. La mise en scène au long des trois heures du spectacle est tenue, tendue, maîtrisée jusque dans ses affects sanguinolents puisque l'on imagine bien que tout cela ne peut pas finir calmement.

En privilégiant un beau travail sur les costumes et en réduisant la scénographie à l'espace glacial d'un plateau sans décor (un peu comme dans le *Dogville* de Lars von Trier), Chloé Dabert veut à toute force privilégier le verbe sur l'attirail. Elle aura donc le soin de découper le propos en chapitres puis de proposer deux vidéos grand écran impressionnants en ouverture des deux parties.

Le premier sur l'asservissement domestique des femmes, hier et toujours. Le second sur la vision fantasmagorique et diabolisée du meurtre de l'enfant dans une tentative de réconciliation ensoleillée sur les hauteurs d'un champ de blé.

Avant le dénouement, forcément pénible et meurtrier, la pièce nous offre un moment choral, a capella et en canon, sur *Running up That Hill* de Kate Bush. Magnifique.

Daniel UHMANN

Le Firmament à la Comédie de Caen

La Comédie de Caen vous invite à découvrir *Le Firmament*. Une pièce de théâtre judiciaire, fleuve avec une large distribution, portée par des actrices formidables.



Le Firmament, une pièce de théâtre judiciaire passionnante, à découvrir à la Comédie de Caen Hérouville. © Victor Tonelli

Jeudi 9 février, l'équipe de la Comédie de Caen programme *Le Firmament*. Cette pièce de Chloé Dabert d'après un texte de Lucy Kirwood nous entraîne dans l'Est de l'Angleterre, au milieu du XVIII^e siècle, alors que tout le pays attend avec impatience la célèbre Comète de Halley.

On suit le tragique destin de Sally Poppy, une jeune domestique condamnée à la pendaison pour le meurtre particulièrement violent d'une fillette, enfant d'une puissante famille

de notables d'une petite ville de province. Elle est reconnue coupable, avec son amant, mais prétend être enceinte. On réunit alors un jury de douze femmes, qui devront décider si l'accusée dit la vérité ou essaye d'échapper à la mort en affirmant attendre un enfant, ce qui commuerait sa peine en exil.

« Que faire alors de ce 'pouvoir' dont elles n'ont pas l'habitude ? Le prendre, s'en remettre à d'autres, ou essayer de l'exercer selon

ses critères personnels en essayant de prendre en compte une justice globale ? »

Querelles de village et des conflits de classes

Alors qu'une foule s'insurge et réclame une sévère condamnation sous les fenêtres du tribunal, elles débattent et luttent, aux prises avec leur nouvelle autorité éphémère, sous le seul regard d'un huissier qui n'a ni le droit d'intervenir ni même de parler.

Entre anecdotes sans filtres et débats sur la politique de colonisation qui gagne le pays, avec humour et rage, se règlent des querelles de village et des conflits de classes dans une langue tant archaïque que contemporaine.

● Mathieu GIRARD

■ Jeudi 9 février, à 19h, à la Comédie de Caen, square du Théâtre, à Hérouville.
Tél : 02 31 46 27 29.
Tarfis : 8 à 25 euros.

'Le Firmament' à l'Espace des Arts, c'est encore ce soir !



Une puissante pièce sur la place des femmes orchestrée par l'auteure Lucy Kirkwood et la metteuse en scène Chloé Dabert !

En 1759 en Angleterre, une jeune domestique dont la vie n'a été que pauvreté et corvées risque la pendaison pour le meurtre particulièrement violent d'une fillette, enfant d'une puissante famille de notables d'une petite ville de province. C'est face à un jury composé de douze femmes que sont jugés cette jeune femme et son amant. Alors qu'une foule s'insurge et réclame une sévère condamnation sous les fenêtres du tribunal, elles débattent et luttent, aux prises avec leur nouvelle autorité éphémère, sous le seul regard d'un homme de justice qui n'a ni le droit d'intervenir ni même de parler.

Entre anecdotes et débats sur la politique du pays, se règlent des querelles de village et des conflits de classes dans une écriture empreinte de brutalité, de suspense, d'humour et de modernité.

VEN 3 FÉV 2023 20h ESPACE DES ARTS | GRAND ESPACE

Renseignements, tarifs et réservations : <https://www.espace-des-arts.com/saison/le-firmament>

Texte et visuel : Communication Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône - Crédit photo : Victor Tonelli

Le Firmament ou le poids des grandes décisions

Présentée avec succès à Paris il y a quelques jours, « Le Firmament » s'installe à Reims, du 14 au 20 octobre. L'adaptation très attendue de cette pièce de l'autrice britannique Lucy Kirkwood, traduite et jouée pour la première en France, est l'œuvre de Chloé Dabert, metteuse en scène et directrice de la Comédie de Reims. Interview.



« Le Firmament », emmène le public dans une intrigue sombre, en plein milieu d'une petite ville anglaise, au XVIIIe siècle. (@ Victor Tonelli)

POUVEZ-VOUS NOUS RÉSUMER L'INTRIGUE DE CETTE PIÈCE ?

Elle se situe en 1759 dans une petite ville d'Angleterre tenue par une famille riche qui y a la main mise. Une jeune femme est accusée d'avoir tué l'enfant de cette famille. Elle va devoir être jugée par un jury de douze femmes d'âges et de conditions différentes, surveillées par des huissiers. C'est une fresque judiciaire, mais aussi sociale.

POURQUOI AVOIR PRIS LE PARTI DES COSTUMES D'ÉPOQUE DANS CETTE MISE EN SCÈNE QUI SEMBLE MODERNE ?

Il s'agit de mettre le spectateur dans l'époque par le costume. Et, en effet, ce n'est pas une pièce classique, elle a été écrite en 2019. L'histoire prend du sens dans l'Histoire, et même si le langage s'amuse parfois, l'ancrage du costume est important. Il renvoie à la religion, à la superstition, au contexte historique et social, au droit des femmes. Ça résonne avec aujourd'hui, même s'il y a une distance.

LA PIÈCE EST-ELLE UN PAMPHLET FÉMINISTE ?

Pas vraiment, non. Même s'il y a treize femmes au plateau, c'est plus une pièce sociale sur l'oppression des riches sur les pauvres, ou l'oppression religieuse. Les hommes aussi sont soumis au pouvoir. Ce que j'ai aimé dans ce texte, c'est sa finesse : il ne donne pas de leçon de morale. D'ailleurs, je ne travaille pas le théâtre à message. Et dans cette pièce, on entend ce qu'on a envie d'entendre.

DEPUIS QUAND Y TRAVAILLEZ-VOUS ?

Cela fait deux ans maintenant. Il y a eu un vrai défi à travailler sur la traduction : c'était la première fois que ce texte était traduit, avec de l'anglais à la fois contemporain, d'époque et parfois même complètement inventé, avec des accents, ce qui est impossible à transposer en français. Il a fallu y travailler longtemps et faire des choix pour préserver la force du texte. La distribution aussi a été longue, pour trouver les treize actrices, de corps et d'énergies si différentes. Nous avons travaillé les personnages au cas par cas, individuellement : certains sont même très écrits, très gestuels, presque muets. Ça demande du temps.

QUEL ACCUEIL LA PIÈCE A-T-ELLE REÇU À PARIS ?

Très bon. J'ai senti un réel engouement, spécialement chez les jeunes. Peut-être est-ce dû à la jeunesse de la dramaturge, qui est née en 1984. Peut-être est-ce aussi dû au fait que la pièce brasse beaucoup de sujets, qu'elle n'est pas manichéenne : c'est la recette pour embarquer le public. Je pense que ce spectacle est facile à recevoir : il est cruel, mais absolument pas dénué d'humour.

Propos recueillis par Agathe Cèbe

Le Firmament, vendredi 14 octobre à 19 h 30, samedi 15 à 18 h et du mardi 18 au jeudi 20 à 19 h 30, à La Comédie de Reims. Durée : 2 h 45 (entracte compris). Tarifs : 6 à 23 €. Infos : lacomediereims.fr



© Victor Tonelli

PORTRAITS

C D
O M
E I
E E

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

JULIEN PEBREL



CHLOÉ DABERT

Chloé Dabert, directrice de La Comédie de Reims, centre dramatique national de Reims, s'attelle à une pièce de la jeune autrice anglaise Lucy Kirkwood (publiée à L'Arche éditeur). Avec *Le Firmament* et sa distribution majoritairement féminine, elle met en scène un jury populaire de douze femmes dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Chaque comédienne est l'égale de l'autre dans le jeu, un équilibre admirable pour porter un texte qui résonne avec des propos très contemporains. La scénographie dépouillée en noir et blanc de Pierre Nouvel, la présence des corps dans l'espace scénique ainsi que les costumes de Marie La Rocca donnent à cette pièce des airs de tableau.

REVUE DE PRESSE LE FIRMAMENT LUCY KIRKWOOD / CHLOÉ DABERT

depuis le

14

Oct.

LE FIRMAMENT

TGP Saint-Denis et en tournée

Chloé Dabert

Treize femmes en colère

1759, en Angleterre. Alors que tout le monde attend le passage de la comète de Halley, une jeune femme est condamnée à mort pour le meurtre d'une petite fille. Comme elle prétend attendre un enfant, elle pourrait échapper à la peine capitale. Un jury de douze femmes doit donc déterminer si elle dit la vérité. La metteuse en scène Chloé Dabert, également directrice de la Comédie de Reims, s'est prise de passion pour cette pièce de Lucy Kirkwood.

Théâtral magazine : Quelle est la mission des douze femmes qui composent le jury ?

Chloé Dabert : Elles doivent déterminer si l'accusée est enceinte. Elles sont venues assister au procès et elles se sont faites attraper, on les a enfermées à clé dans une pièce, en leur donnant une heure pour rendre leur décision. Il fait froid, elles n'ont rien mangé de la journée, elles n'ont rien à boire, elles sont là depuis le matin, on est l'après-midi ; on les met vraiment en condition pour que ça ne dure pas longtemps. Il y en a assez peu qui veulent faire quelque chose. D'ailleurs, la majorité dit qu'elle n'est pas enceinte. Elles sont très à charge. Et, un peu comme dans le film *12 hommes en colère*, il y a un élément qui vient dire "attendez, peut-être que si, elle attend un enfant". Du coup ça devient un vrai débat. Il y a celles qui sont là et qui trouvent ça sympa parce qu'elles ont des vies de labeur tellement

pourries que finalement le fait de passer la journée au procès les change un peu de leur quotidien difficile, celles qui pensent que c'est leur devoir de la faire condamner, celles qui veulent la sauver, celles qui ont pitié, celles qui ne l'aiment pas parce qu'elle est pauvre... Chacune d'elle a un point de vue différent et peut changer d'avis. Mais ce sont des personnages très humains, ce n'est pas du tout caricatural.

Est-ce une pièce féministe ?

1759, c'est la naissance de plein de choses toujours présentes dont on parle aujourd'hui. Évidemment ce n'est pas le même contexte historique. On ne peut pas comparer. En revanche, ce sont des femmes qui n'ont vraiment aucun droit sur leur propre corps, sur leur propre vie. C'est une pièce féministe oui mais qui ouvre le dialogue, qui ne divise pas les hommes et les femmes, ne tape pas d'un côté ou de l'autre. Parce que ça parle aussi beaucoup des femmes entre

elles, des rapports de domination et du positionnement qu'elles ont dans la société dans laquelle elles vivent ; il y a celle qui remet en question la décision, celles qui ne veulent pas, celle qui ne parle que de la réussite de son mari, celle qui n'en a pas, celle qui en a eu trois, celle qui subit des violences à la maison... Ce sont énormément de figures de femmes qu'on ne peut pas transposer parce que ça se passe au XVIIIe siècle, mais qui résonnent quand même aujourd'hui.

Le Firmament, c'est un titre qui évoque la voûte céleste...

Le titre original, c'est *The Welkin*, et en anglais il y a une dimension un peu plus poétique, par rapport à la voûte céleste avec la comète de Halley qu'on attend pour la première fois depuis qu'elle a été identifiée. Et puis, au XVIIIe siècle, il y a aussi le poids de la religion avec tout ce qu'il y a de superstitions, de sorcellerie. On parle du diable



© Victor Fortelli

comme si c'était quelque chose de réel parce qu'on y croyait vraiment. A l'époque, quand des gens voient le diable, personne ne remet ça en question. Il y a toute cette dimension un peu surnaturelle et qui peut sembler un peu étrange en 2022. Lucy Kirkwood a mis en ouverture de la pièce une citation extraite de *Jules César* de Shakespeare "quand un mendiant meurt, on ne voit pas de comète". C'est une pièce qui parle énormément des femmes puisqu'on a **13 femmes au plateau qui évoquent des sujets très féminins, féministes. Il y a aussi une dimension sociale. La famille de la petite fille qui a été tuée tient toute la ville, fait travailler tout le monde ; ça raconte le droit de vie et de mort des riches sur les pauvres.** Or on a des gens du

peuple dans ce jury, des femmes qui subissent une oppression en tant que femmes. Et la religion permet de laisser les gens à l'endroit où ils sont censés être. Comment s'inscrit *Le Firmament* par rapport à vos précédentes mises en scène ? C'est comme si j'avais deux univers un peu différents, deux recherches pas tout à fait au même endroit, particulièrement sur la langue. Et finalement j'ai l'impression que *Le Firmament* réunit peut-être un peu tout ça puisqu'il y a un travail sur l'écriture très précis, très technique, un travail sur l'espace, sur une esthétique qu'on avait peut-être plus développée sur *Iphigénie* ou sur *Le Lagarce* et quelque chose d'un peu plus poétique. Alors que le théâtre de Dennis Kelly a quelque chose de plus direct, d'assez efficace, de très contemporain. Je

me suis toujours dit que j'avais deux endroits de travail différents et que j'aimais bien passer de l'un à l'autre. Et en voyant la première du *Firmament*, j'ai pensé que peut-être ce spectacle là réunissait ces deux chemins qui avaient l'air différents et leur donnait une cohérence.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Le Firmament*, texte de Lucy Kirkwood, mise en scène Chloé Dabert, avec Bénédicte Cerutti, Marie-Armelle Deguy...
9 au 19/11 TGP de Saint-Denis
1er / 12 Le Parvis à Tarbes
10 et 11/01 Scène nat. du Sud-Aquitain à Bayonne
25 et 26/01 Le Quai d'Angers
2 et 3/01 Espace des Arts à Chalon-sur-Saône
8 et 9/02 Comédie de Caen
1er et 2/03 Comédie de Valence
22 et 23/03 Comédie de Colmar

Chloé Dabert, le théâtre à l'oreille

La jeune metteuse en scène poursuit son exploration des dramaturgies britanniques contemporaines, en s'attaquant au *Firmament* de Lucy Kirkwood. Rencontre.

Derrière un abord timide, la quarantenaire garde de son enfance un sens de la mélodie très pointue, qui se retrouve dans sa manière de faire résonner les textes qu'elle met en scène. « Enfant, dans la petite ville, où j'ai grandi, je jouais beaucoup de musique classique. Très longtemps, j'ai cru que c'était ma vocation. Puis, au lycée, j'ai eu des doutes. J'ai finalement choisi option théâtre. »

Études terminées, elle monte à Paris, intègre le Conservatoire en 1999 et en sort trois ans plus tard. « Je voulais vraiment être actrice. J'aimais beaucoup jouer, mais je n'arrivais pas à lâcher-prise. Même sur scène, j'avais toujours besoin de me mettre en retrait, d'avoir un regard extérieur et exigeant. Souvent, quand on bossait à plusieurs, ou en collectif, et qu'il y avait besoin de mettre en espace, je m'y collais. Mais ce n'était pas ma vocation, en tout cas, je n'en avais pas conscience à l'époque. » Les années passent. Au CDN de Lorient, elle anime régulièrement des ateliers à destination des jeunes et des amateurs, notamment autour d'écritures contemporaines, continue à jouer en parallèle, met en scène en dilettante. Travailler avec Joël Jouanneau va tout changer. « Avec lui, j'ai commencé à appréhender les textes, comme des partitions de musique. Il m'a donné envie d'aller plus loin, de passer de l'autre côté, d'être aux manettes. » Après avoir fondé avec le comédien Sébastien Éveno, la compagnie Hors-limite, elle monte *Orphelins* de Dennis Kelly en 2014, qui dans la foulée obtient le prix du Festival Impatience. C'est le début d'une belle histoire avec le dramaturge britannique, dont elle adapte deux autres textes, *L'Abattage rituel de Gorge Mastromas* en 2017 et *Boys and girls* en 2020.

Cette mélomane s'intéresse à l'écriture très scandée de Jean-Luc Lagarce, dont elle présente, en 2018 au Français, sa version épurée de *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*. « Quand je lis, j'entends le rythme, le son des phrases. Je visualise les scènes. Assez vite, lorsque je suis touchée par un texte, que ce soit par l'écriture ou par ce qu'il raconte, une distribution me vient en tête. N'écrivant pas, je me laisse porter par les mots des autres, je leur donne vie. »

Chloé Dabert, devenue en 2019 directrice de la Comédie de Reims, continue à explorer à travers ses mises en scène, le monde qui l'entoure. « Très attachée aux dramaturgies anglaises, à leur côté très technique, très exigeant, mais aussi très populaire, j'ai été intriguée par le travail de Lucy Kirkwood, dont la dernière pièce, montée à Londres en 2020, réunit 13 comédiennes au plateau. Partant d'événements réels, l'obligation dans l'Angleterre du XVII^e siècle de réunir un jury de femmes pour vérifier si une femme condamnée à mort, déclarant être enceinte pour éviter la potence, l'était vraiment, parle de sexualité, de maternité, de condition féminine. « Touchée par son écriture concrète, l'envie de l'adapter en français a été une évidence. Je m'y suis donc attelée. »

Le Firmament de Lucy Kirkwood, mise en scène de Chloé Dabert. 104, du 28 septembre au 8 octobre.

Comédie CDN de Reims, du 14 au 20 octobre. Théâtre Gérard Philipe, CDN Saint-Denis, du 9 au 19 novembre



© Victor Tonelli

GRAND PRIX DE LA CRITIQUE

C D
O M
E I
E E

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

Chloé Dabert au « Firmament »

Lundi 19 juin, à l'occasion du dévoilement du palmarès annuel du syndicat de la critique théâtre, musique et danse, Chloé Dabert, artiste et directrice de la Comédie de Reims, a reçu le Grand Prix de la critique théâtre pour sa mise en scène du spectacle « Le Firmament » de Lucy Kirkwood. Le syndicat de la critique théâtre, musique et danse salue chaque année, depuis 1963, les artistes et les spectacles qui ont marqué la saison artistique. Fruit du vote de critiques professionnels, le Grand Prix est la récompense la plus prestigieuse de ce palmarès. La prochaine création de Chloé Dabert, « Rapt », sera présentée du 5 au 21 décembre prochains, à la Comédie de Reims.

© Axel Coeuret - Comédie de Reims



REVUE DE PRESSE LE FIRMAMENT LUCY KIRKWOOD / CHLOÉ DABERT

Une consécration pour la Comédie de Reims et sa directrice



Le Grand Prix de la critique théâtre, qui récompense le meilleur spectacle théâtral de l'année, a été remis ce lundi soir au spectacle *Le Firmament*, de l'auteure et scénariste anglaise Lucy Kirkwood mis en scène par Chloé Dabert, artiste directrice de la Comédie de Reims.

Ce spectacle, créé au CENTQUATRE-PARIS après plusieurs mois de résidence de création à Reims, a conquis le public rémois lors de son passage à la Comédie du 14 au 20 octobre dernier.

Depuis 60 ans, ce palmarès, fruit d'un vote par les critiques professionnels, salue et récompense des artistes, des spectacles, la création qui ont marqué toute une saison artistique.

Treize femmes en colère

Comment prouver qu'on est enceinte ? Pas aujourd'hui, mais en 1759, en Angleterre. La question est brûlante pour la protagoniste du *Firmament*, cela pourrait lui permettre d'échapper à sa condamnation à mort. Face à elle, douze jurées. Des femmes du peuple, de celles auxquelles on ne donne pas souvent la parole. Dans une écriture résolument contemporaine, aux dialogues directs et drôles, avec une dramaturgie qui s'inspire des techniques scénaristiques des séries, Lucy Kirkwood déploie le récit d'un procès à suspens tout en peignant la société britannique de l'époque. Qu'est-ce que la maternité ? Comment s'approprier son corps ? Cette fresque judiciaire et sociale, portée par treize comédiennes et trois comédiens dirigés par Chloé Dabert, construit autour des passionnants rouages du procès une réflexion sur la place des femmes qui n'a rien perdu de son actualité !

FOCUS

Spectacles : le palmarès étoilé du Syndicat de la critique

Stars du théâtre, de la musique et de la danse, Chloé Dabert, Simon Falguières, Catherine Hiegel, Gilles Privat, Thomas Lebrun, Samantha van Wissen figurent dans le palmarès 2023 de l'association. Un bon millésime.



« Le Firmament » de Lucy Kirkwood, mis en scène par Chloé Dabert et créé au 104 Paris en septembre 2022, décroche le grand prix du Syndicat. (© Victor Tonelli)

Publié le 19 juin 2023 à 20:30 | Mis à jour le 19 juin 2023 à 20:42

Pour célébrer leur 60e cérémonie, les Prix de la critique ont été remis à la Philharmonie de Paris lundi 19 juin. Cette année, le fameux Grand Prix théâtre récompense « **Le Firmament** », la fable féministe signée Lucy Kirkwood et mise en scène par Chloé Dabert, qui avait frappé fort au 104 en début d'année. Simon Falguières est gratifié du Prix Georges-Lerminier (spectacle créé en province) pour son épopée de treize heures « **Le Nid de cendres** ». Guy Régis Junior repart avec le prix de la création en langue française pour « L'amour telle une cathédrale ensevelie » et Jacques Osinski avec celui du spectacle du privé pour sa mise en scène de « **Fin de partie** » de Beckett.

Le palmarès 2023 des Prix de la critique théâtre, musique et danse

SYNDICAT
DE LA CRITIQUE
THEATRE, MUSIQUE ET DANSE



Les Prix de la critique théâtre, musique et danse fêtent leurs 60 ans. Depuis 1963, ce Palmarès, fruit d'un vote par les critiques professionnels, salue et récompense des artistes, des spectacles, la création de toute une saison. Le palmarès 2023 a été dévoilé à la Philharmonie de Paris.

THÉÂTRE

Grand Prix (meilleur spectacle théâtral de l'année)

Le Firmament, de Lucy Kirkwood, mise en scène de Chloé Dabert